P 1 1001

NIKO ZOUPANITCH

MEMBRE DE LA DÉLÉGATION DU ROYAUME DES SERBES, CROATES ET SLOVÈNES
AU CONGRÈS DE LA PAIX

AVE ILLYRIA

PRÉFACE
de JEAN-ANDRÉ MERCIER

Avec 2 cartes et 13 planches hors-texte

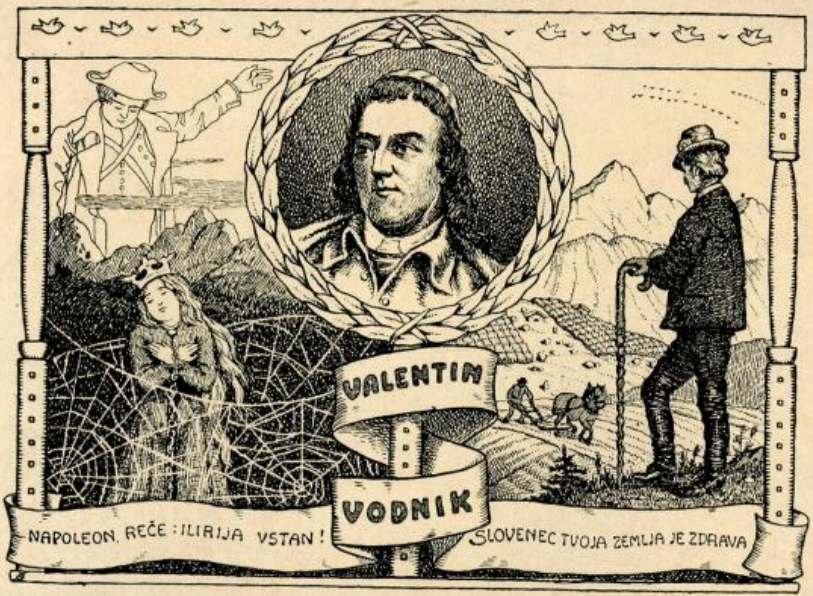
PARIS
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION LEVÉ
71, RUE DE RENNES, 71

1919

Prix : 4 fr. 50

LP=3186[illegible]

AVE ILLYRIA



L'ÉVEIL DE L'ILLYRIE

КЊИЖНИЦА
Др. ГРГУРА ЈАКШИЋА

L'ÉVEIL DE L'ILLYRIE

Et Napoléon dit alors :
« De ton sommeil, Illyrie, sors ! »...
L'Illyrie se leva, très belle :
« Quelle est cette voix qui m'appelle ! »

. . . . . .

L'Hellade porte sur son front
Corinthe, son plus beau fleuron ! —
Mais, au cœur l'Europe se pare
De l'Illyrie, bijou très rare.

« Du vieux monde c'est le chaton ! »
De Corinthe jadis dit-on ; —
Mais plus tard sera l'Illyrie
D'Europe la bague jolie !

VALENTIN VODNIK, 1811 (*)

(*) VALENTIN VODNIK (1758-1819), poète slovène de la période française en Illyrie. Professeur au lycée de Ljubljana (Laybach) et grand admirateur du régime français — il écrivit le célèbre hymne slovène « *Ilirija oživljena* » dont nous citons quelques strophes. On peut se rendre compte qu'il prévit, cent ans d'avance, l'importance du pays d'Illyrie (Yougoslavie).

U_3 641
УНИВ. БИБЛИОТЕКА
И. Бр. 95826

Dr NIKO ZOUPANITCH

MEMBRE DE LA DÉLÉGATION DU ROYAUME DES SERBES, CROATES ET SLOVÈNES
AU CONGRÈS DE LA PAIX

AVE ILLYRIA

PRÉFACE
de JEAN-ANDRÉ MERCIER

PARIS
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION LEVÉ
71, RUE DE RENNES, 71

1919

A LA MÉMOIRE

DE

MON PÈRE

PRÉFACE

J'ai été sollicité d'écrire la préface de ce livre. Je ne me suis point dérobé et ceci pour deux raisons : d'abord parce qu'il contient des idées nouvelles librement et courageusement exprimées et ensuite parce qu'il traite la question du Royaume Serbo-Croato-Slovène dont j'ai suivi avec sympathie les luttes et les aspirations.

La libération et l'union du peuple yougoslave est aujourd'hui un fait accompli. Treize millions d'habitants du même sang et de la même langue sont enfin unis sous un seul drapeau, occupant un immense territoire d'environ 260 mille kilomètres carrés. Sur les débris de l'Autriche-Hongrie le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes vient enfin sceller la grande idée yougoslave, épilogue auréolé d'un siècle d'oppression, de lutte et de travail.

Par l'énergie des hommes qui présidèrent

ne furent pas plus heureux. La situation particulière de Strossmayer dont personne ne conteste les quatités et les grandes inspirations mais qui fut, de fait, un épiscope autrichien, diminuait la force dont avait besoin un pareil mouvement. Ni Gay ni Strossmayer n'avaient une directive solide ni une conception franche des moyens dont ils devaient se servir pour la réalisation de l'idéal yougoslave. Cet idéal demandait des hommes libres, des caractères indépendants qui se donneraient tout entiers à la cause commune, qui affronteraient toutes les difficultés et combattraient sans peur contre la puissante Autriche malgré les persécutions et les menaces. Avant la guerre même l'idéal yougoslave a été l'inspiration de tous les Serbes, Croates et Slovènes, mais si tous étaient d'accord quant au but à atteindre, on ne s'entendait presque pas sur les moyens qui pouvaient aboutir à la réalisation de l'idéal commun. M. Niko Zoupanitch fut un précurseur de cet idéal ; il avait son idée et la poursuivait sans crainte.

M. Niko Zoupanitch est né à Griblé sur Koupa (Carniole Blanche) en décembre 1879. Persécuté par les Autrichiens et après une

lutte opiniâtre parmi le peuple pour le réveil national, il émigra à Belgrade en 1907 où il s'adonna à un travail scientifique dans les musées archéologiques et ethnologiques. Car M. Zoupanitch fut en même temps savant et politicien. Lorsque ses préoccupations scientifiques le lui permettaient, il se livrait à une action politique très énergique et consacrait son talent à la grande idée yougoslave dont il est un des artisans dévoués.

Le bagage littéraire, scientifique et politique de M. Zoupanitch est considérable. Il publia, en 1901, la Revue « Youg » et collabora dans les plus importantes publications slovènes parmi lesquelles « Lioublianski Zvon », le « Zbornik Slov. Matice » et « Slovenski Narod » où il traita les questions balkaniques, les problèmes macédoniens, turcs, albanais, etc. Il est également l'auteur d'intéressantes études sur l'origine scientifique des peuples balkaniques et publia, durant la guerre, de nombreux ouvrages sur la question yougoslave.

Dans le Comité yougoslave, M. Zoupanitch occupa (1915-1919) une situation très en vue et collabora à ses premières manifestations à Rome, à Londres et à Paris. Pendant la

guerre il se rendit en Amérique et prononça, à Claveland, son fameux discours « Slovénie, lève-toi... ! »

Le peuple slovène s'est en effet levé et avec ses frères, les Serbes et les Croates, il a reconquis sa liberté et proclamé son union. Aujourd'hui, l'Etat Yougoslave porte sur son étendard les mots sacrés de Liberté et de Justice.

JEAN-ANDRÉ MERCIER.

Paris, Septembre 1919.

BIBLIOGRAPHIE

DES

ŒUVRES DE M. ZOUPANITCH

1. N. Zoupanitch et Fran Derganc : « Jug » (Youg = Sud), *Revue politique et littéraire*. 1-VII (Imprimerie Fr. Jasper). Vienne, 1901.
2. Romantique Yougoslave (*Lioublianski Zvon*). Lioubliana, 1902.
3. La Macédoine et le problème turc. Vienne, 1903.
4. La Macédoine (*Zbornik Slov. Matice*). Lioubliana, 1904.
5. Jovan Coijić, Etude biographique (*Dom in Svet*). Lioubliana, 1907.
6. Vieille Serbie, Macédoine et Yougoslavie (*Slovenski Narod*). Lioubliana, 1907.
7. « Illyrie » (*Lioublianski Zvon*). Lioubliana, 1907.
8. Les Illyriens (*Sitzungsberichte d. Anthrop. Gesell*). Vienne, 1907.
9. Pensées physioethnologiques. Belgrade, 1909.
10. Le système de l'Anthropologie historique des peuples des Balkans. Belgrade, 1908.
11. Contribution a l'histoire de l'évolution extérieure des peuples balkaniques. Belgrade, 1909.
12. Notes sur le travail anthropologique effectué dans le Musée National. Excursion Scientifique dans la Carniole Blanche (*Godišnjak Akademije Nauka*). Belgrade, 1910.

13. Les Troyens et les Aryens. Contribution sur l'anthropologie et la préhistoire de l'Asie Mineure, de l'Egée et de la Péninsule Balkanique (« *Glas* » *Akademije*. LXXXVI). Belgrade, 1911.
14. Žumberak et Mariandol. Contribution à l'anthropologie et l'ethnographie des Serbes de la Carniole. Belgrade, 1912.
15. La Vieille Serbie et le problème albanais. Vienne, 1912.
16. Les Bulgares du Pont. Belgrade, 1913.
17. Harvati près d'Athènes. Contribution à l'anthropologie et l'ethnologie historique de l'Attique (Extrait du Starinar VI). Belgrade, 1914.
18. La Slovénie (Cartes des pays slovènes. Edition russe). Belgrade, 1915.
19. Les Slovènes, New-York, 1915.
20. The Strategical significance of Serbia. London, 1915.
21. Pro Patria mea Slovenia. Petrograde, 1915.
22. The Slovenian lands (The Southern-Slav Library II). London, 1915.
23. Map of Yougoslav territory (Jugoslovenska Zemlja) (scale I : 1500.000). London, 1915.
24. Slovénie, lève-toi !... Cleveland (Ohio), 1916.
25. Kossovo (*Zabavnik*). Corfou, 1917.
26. Genealogical Tables of Serbian Kings (South Slav Monuments I : Serbian Orthodox Church). London, 1918.
27. L'Ethnologie paléolitique et néolitique des pays yougoslaves (*Zabavnik Srpskih Novina*). Corfou, 1918.
28. Les premiers habitants des pays yougoslaves. Paris, 1919.

J. A. M

Les Balkans aux Peuples Balkaniques

Les conditions géographiques jouent, sans aucun doute, un rôle important dans le développement des Nations et des Etats. Il n'est donc pas surprenant que, songeant aux grandes lignes du futur traité de paix et à la réglementation des nations, les politiciens aient apporté une attention particulière à la Péninsule des Balkans, et à sa configuration. Gladstone déjà et, plus récemment, en juin 1917, à Stockholm, les socialistes, ont posé comme l'une des conditions essentielles d'une paix future, l'axiome bien connu : *les Balkans aux peuples balkaniques* !

Or, la nature a marqué elle-même les immuables limites de la Péninsule des Balkans, auxquelles les aspirations politiques des diverses nations ne pourront rien changer. Le but de cet article n'est donc pas de soutenir telle ou telle de ces aspirations, mais de montrer impartialement jusqu'où la Péninsule balkanique s'étend vers le nord-ouest.

Les limites méridionales et orientales de cette presqu'île ne sauraient faire l'objet d'aucune

discussion, car elles sont clairement marquées par la mer Egée, l'Hellespont, la mer de Marmara, le Bosphore et la mer Noire jusqu'à l'embouchure du Danube. A l'ouest, les limites en sont aussi clairement marquées puisque la *mer Adriatique, d'une largeur moyenne de* 180 *kilomètres, sépare nettement les Balkans de la Péninsule apennine.* Il n'y a donc aucun doute au sujet des limites entre les deux presqu'îles. Les îles et la côte, qui se trouvent à l'est d'une ligne tirée au milieu de l'Adriatique, de l'embouchure de la Soča (Isonzo), au détroit d'Otrante, appartiennent à la Péninsule balkanique, tandis que celles qui se trouvent à l'ouest de cette ligne font partie de la Péninsule apennine. *L'Istrie est donc une presqu'île secondaire de la Péninsule balkanique* et ne peut en aucun cas être considérée comme appartenant à la Péninsule apennine puisqu'elles sont séparées par le golfe de Venise (large d'environ 100 kilomètres) et le golfe de Trieste (large d'environ 35 kilomètres) (1). De même donc que la Manche

(1) C'est d'ailleurs également l'avis de deux géographes militaires italiens, le commandant Fogliani et le capitaine Roggero dans leur *Geografia Fisica e Politica* (Dottor Francesco Vallardi, éditeur, Milan, S. d.). Voici ce qu'ils disent : A vrai dire c'est le mont Triglav (Terglou) qui marque le point d'union entre le système des Alpes et le système dinarique. En effet, la partie méridionale des Alpes juliennes, par sa direction, par ses plateaux et par ses bassins, a tous les caractères des Alpes dinariques (p. 451). Dans une note de la page 452, ils ajoutent : « Les îles illyriques ou dalmates sont séparées les unes des autres par des canaux dont la plus grande pro-

sépare la côte française de la côte anglaise, l'Adriatique dans toute sa longueur jusqu'à son point le plus septentrional c'est-à-dire jusqu'à l'embouchure de la Soča (Isonzo) dans le golfe de Trieste sépare les Balkans et sa péninsule de l'Apennin et de sa presqu'île.

L'embouchure du Danube dans la mer **Noire** et celle de la Soča (Isonzo), de l'Adriatique, sont deux points importants dans la configuration de la Péninsule Balkanique. Si la nature les avait rattachés par une ligne de partage des eaux en une vraie chaîne de montagnes, la Péninsule des Balkans serait nettement séparée du continent européen. Il n'existe aucune limite naturelle identique à la ligne idéale entre ces deux points. Il y a, par contre, une limite naturelle qui s'étend un peu au nord de cette ligne. Certains géographes locaux considèrent comme frontière septentrionale de la Péninsule balkanique la ligne suivante : le Danube, de son embouchure à son confluent avec la Drave ; la Drave jusqu'à Beljak (Villach) ; la Zila (Gail)

fondeur n'atteint pas 50 mètres. Leur orientation et leur stratification démontrent qu'elles faisaient partie du versant occidental des Alpes dinariques dont la péninsule d'Istrie n'est qu'un reste. » Or, à la page 450, nos auteurs disent, à propos du système montagneux de la péninsule balkanique : outre les plateaux centraux, toutes les montagnes peuvent être groupées autour d'un triple système qui forme les trois arêtes du tronc de pyramide, c'est-à-dire : les Alpes dinariques ou illyriques au nord-ouest, les Alpes helléniques au sud et les Balkans à l'est.

de Beljak à Podklošter (Arnoldstein) ; la Soča, de Predil à l'Adriatique. Cette frontière s'étend donc à l'intérieur des terres à environ 100 kilomètres au delà de l'embouchure de la Soča, c'est-à-dire de la base de la Péninsule balkanique. Cela a peu d'importance, vu que certains géographes européens considèrent comme limites de la Péninsule apennine : les Alpes Carniques de Carinthie, les Alpes Centrales du Tyrol (Alpi Venosté, Dreinernspitz 3.505 mètres), qui s'étend beaucoup plus au nord (environ 180 kilomètres) de l'embouchure de la Soča que la Drave et la ville de Beljak.

Selon ces délimitations, la Styrie méridionale, le sud de la Carinthie, le comté de Gorica situé sur la rive gauche de la Soča (Isonzo), Trieste, Fiume et l'Istrie, font partie de la Péninsule balkanique.

Les représentants les plus distingués de la science géographique moderne, d'autre part, considèrent comme limites de la Péninsule balkanique au nord et au nord-est, la ligne suivante : le Danube, de son embouchure à Belgrade ; la Save, de son embouchure à Belgrade, la Sava jusqu'à sa source, près de la ville minière d'Idria ; l'Idria jusqu'à son embouchure, près de Sv. Lucija ; près de là dans le village même, si connu par son archéologie préhistorique, la frontière septentrionale de la Péninsule se dirige vers le sud et devient la fron-

tière occidentale formée par la Soča (Isonzo) jusqu'à son embouchure dans le golfe de Trieste (1).

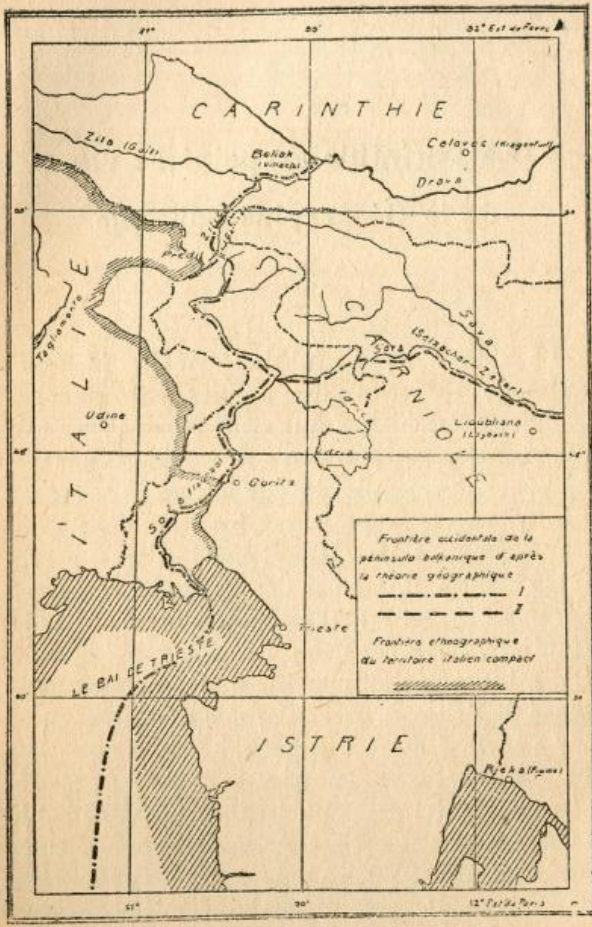
La Soča, la Idria et la Sora séparent non seulement la Péninsule balkanique du reste de l'Europe, mais encore les groupes des Alpes orientales du système des monts dinariques. Les chaînes de montagne et les lignes de dislocation de ce système se dirigeant selon une ligne nord-ouest sud-est, tandis que les Alpes orientales s'étendent selon une ligne ouest-est. Dans un coin compris entre la Soča et l'Istrie, on a noté les phénomènes géologiques et morphologiques du Kras (Carso), que l'on trouve au Monténégro et en Serbie : cours souterrain des rivières ; calcaire crétacé soluble dans l'eau ; de nombreuses dépressions de terrain (dolina, polje, Terra rossa) ; grottes avec stalactiques et stalagmites (grottes de Postojna, Skocjan) ; lacs périodiques (lacs de Cerknica, en Carniole occidentale), de nombreux monts carsiques pierreux et stériles. *Le territoire compris entre la Soča (Isonzo) et le lac de Scutari est peut-être plus uniforme, au point de vue géographique et ethnologique, qu'aucun autre territoire européen.*

L'uniformité de la psychologie nationale et

(1) Un célèbre géographe italien Marmochi dans son *Corso di Geografia universale* (Turin, 1853, vol. II), écrit, par exemple : « La région slavo-grecque située entre le 35° et le 46° de latitude nord, touche au nord, à la Drave, et s'étend à l'ouest jusqu'au sommet des Alpes Carniques jusqu'au cours de l'Isonzo, à la mer Adriatique et à la mer Ionienne. »

de la tradition des peuples habitant ce territoire répond à l'uniformité géographique. C'est ainsi, par exemple, que les Croates d'Istrie et les Monténégrins du lac de Scutari célèbrent dans une même langue, les mêmes héros, le « tzar » Lazare et Kraljevitch Marko, défenseurs des Balkans contre les Turcs ou les Zrinjski, Francopan, Senjanin Ivo, Mate Gubec, le ban Yelačić et beaucoup d'autres défenseurs des Balkans au nord et au nord-ouest. Ces luttes du passé et celles du présent sont inspirées par le même principe : les Balkans aux Peuples balkaniques !

Londres, Octobre 1917.



ANGLE NORD-OCCIDENTAL DE LA PÉNINSULE BALKANIQUE

La Carinthie au point de vue de la Géographie politique

Le duché de Carinthie formait, jusqu'en automne 1918, une des provinces de l'ancien Empire autrichien. Le nord et l'ouest du pays est peuplé par des Allemands, le sud-est par des Slovènes. Le peuple slovène s'étant détaché de l'Autriche et ayant coupé tous les liens avec les Allemands, forme aujourd'hui une partie intégrale du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes (S. H. S.). Il est nécessaire de fixer la frontière entre ces deux éléments ethniques de Carinthie afin d'établir aussi la frontière politique de l'Etat S. H. S. dans ce pays.

La surface du duché de Carinthie comprend : 11.328 km. carrés, comptant, d'après le recensement officiel de 1910, au total 389.740 habitants, dont deux tiers Allemands et un tiers Slovènes (120.510), comme c'était établi, selon la méthode d'expert impartial, par le professeur M. Potočnik. Les Slovènes occupent 3.253 kilomètres carrés du territoire entier du duché,

donc le tiers de la surface, ce qui correspond relativement au nombre d'habitants slovènes. En ce qui concerne la statistique historique et le déplacement de la frontière liguistique — ce qui fut au détriment de l'élément slovène — il en sera question dans un chapitre spécial.

La Carinthie présente en général la forme d'un rectangle, dont les côtés forment au nord et au sud les cimes des hautes montagnes : au nord, les montagnes cristalliques de Visoke Ture (Hohe Tauern : Grossglockner-Veliki Golek 3.796 m.) et au sud, les Alpes Carniennes (Poldnik 2.004 m.), Karavanke (Stol 2.239 m.) et les Savinjske Alpes (Grintavec 2.559 m.). A l'est la frontière passe entre la Carinthie et la Styrie, par la crête de Goritz (en langage allemand : Koralpe 2.141 m.), composé de pierres cristalliques. A l'ouest, la Carinthie touche la frontière orientale du Tyrol. La Carinthie a, en général, un caractère montagneux et ce n'est qu'entre quelques montagnes dans la prairie des Južne Apneniške Alpe (Südliche Kalkalpen), que s'étendent des vallées dans la direction ouest-est, s'élargissant en partie en des bassins (Celovško polje) ou cédant la place aux lacs (Vrbsko Jezero-Wörther-See; Millstätter-See; Blaško Jezero-Faker-See), qui, par leur aspect pittoresque, attirent, en été, beaucoup d'étrangers et de touristes. Les lieux de bains Poreče (Pörtschach), Vrba (Velden), se trouvant sur le territoire slo-

vène, sont connus par les étrangers aussi au delà des frontières de Carinthie.

Le nord et l'ouest du pays, habités par les Allemands, sont en général montagneux, tandis que le sud-ouest slovène est plus bas et riche en champs. Le champ le plus vaste est le champ de Klagenfurth (Celovško polje) s'étendant vers l'ouest jusqu'à Villach (Beljak). C'est là que s'était cristallisé, en l'an 600 environ, l'Etat slovène *Carantania* (Koroško), où résidait, durant le moyen âge, le Duc et c'est là que se trouve, de nos jours, aussi la capitale de la Carinthie : Celovec (Klagenfurth). Là est le centre de toute la vie spirituelle et politique du duché de Carinthie.

Les rivières et les ruisseaux de la Carinthie — avec peu d'exceptions — coulent vers la Drave, qui emporte leurs eaux à la mer Noire. Le partage des eaux entre l'Adriatique et le Pont se trouve près du village slovène Žabnice 874 mètres au-dessus de la surface de la mer; partant de là, la contrée descend vers la frontière italienne (Pontabelj 571 m.) ainsi que vers Beljak (Villach 508 m.).

La Carinthie n'est pas un pays d'agriculture, ni de viticulture, sa plastique et son climat s'y opposant ; elle est plutôt apte à l'élevage de bestiaux (pâturage), laiteries, sylviculture et particulièrement à l'exploitation des mines. Au point de vue géologique, les montagnes des sou-

ches cristalliques métamorphes, situées au nord de la Drave (Ture, Noriške Alpe, Svinška planina, Korica) se distinguent par leurs richesses de minéraux. Il faut surtout noter la production de fer, connue par les anciens Romains, fameuse tant par sa quantité que par sa qualité.

La partie slovène de la Carinthie, séparée des régions allemandes par de hautes montagnes, forme une sorte d'antichambre pour l'entrée en Friouli et dans la péninsule balkanique. Par des corridors étroits, formés par la Drave et ses affluents, se fait tout le trafic de Trieste et de l'Istrie et d'autres régions yougoslaves, avec le hinterland allemand jusqu'à Munich et Hambourg. A l'embouchure de la Zila (Gail), dans la Drave, c'est-à-dire à Beljak (Villach), se croisent les lignes de communication qui, d'un côté, mènent au Tyrol et en Bavière, et d'un autre vers le sud, par Pontebba en Friouli ; par le col de Prédil, dans la province slovène de Gorice et en Istrie ; par le col de Podkoren (Wurzen) en Carniole et, par la vallée de la Drave, dans la Pannonie yougoslave et dans la péninsule balkanique.

La possession de la ville de Villach (Beljak), où la nation yougoslave (12 millions) entre en contact avec la forte nation allemande (75 millions), n'est pas une question locale, comme le pensent beaucoup de gens ; il sera d'une importance politique mondiale, à qui appartiendra

Beljak qui, avec Celovec (Klagenfurth) et Trbiž Tarvis) forme la clé stratégique et économique, très importante pour la défense des Yougoslaves et qui, entre les mains des Allemands, serait un moyen de menace et d'intimidation envers l'Etat yougoslave.

Les hommes d'Etat responsables doivent donc bien réfléchir à qui la petite ville de Villach doit être *adjugée, à l'Etat des Yougoslaves, peu nombreux, ou à l'Autriche allemande qui, tôt ou tard, s'unira à ses frères de la Grande Allemagne.*

Beljak (Villach) entre les mains des Allemands signifie la germanisation définitive de Trieste et du territoire slovène entier, situé entre ces deux points, c'est-à-dire la germanisation de la province de Goritz. Car Trieste en possession des Italiens n'aura pas d'arrière-pays, dont ils pourraient renouveler leurs forces vitales, le port de Venise étant pour les Italiens (Vénétie et Lombardie orientale) plus proche et meilleur marché pour leurs exportations et importations que Trieste. De cette façon, Trieste restera sous le réservoir national, dont il pourrait tirer son renforcement commercial. Il ne reste donc pour sauvegarder les intérêts vitaux de Trieste que les Yougoslaves et les Allemands. Les premiers, par des raisons politiques bien connues, ne pourront le faire et les Italiens seront forcés de laisser libre accès aux Allemands, qui en

peu de temps, par leurs capitaux, arriveront à une position importante, et de l'Adriatique et de la péninsule balkanique, feront leur domaine économique.

La vallée de la Drave, à partir du VIe siècle, a été le champ de bataille entre les Yougoslaves et les Allemands. La vallée supérieure de la Drave servait autrefois de point de ralliement aux armées allemandes de Bavière qui, par la Drave, s'avançaient vers le golfe de Trieste et vers les Balkans.

C'est par les raisons sus-mentionnées que Beljak, situé sur le territoire vieux-slovène (encore en 1849 ses faubourgs étaient slovènes), doit être adjugé à l'Etat yougoslave. Entre les mains des Yougoslaves, Villach servira de contrôle sûr des mouvements et des entreprises allemandes qu'elles soient de nature militaire ou commerciale.

L'importance stratégique et économique de Villach fut bien reconnue par Napoléon, qui par la paix de Schönbrunn (1809) ne voulut, ni laisser cette ville à l'Autriche, ni la joindre au Royaume d'Italie nouvellement créé, par lui, mais l'incorpora dans l'Illyrie qui, au point de vue ethnique, était yougoslave et s'étendait, depuis l'Isonzo au nord jusqu'à la frontière monténégrine au sud. Les villes de Goritz, Trieste, Fiume, Zara, Raguse, appartenaient à l'Illyrie, comme des villes de la Péninsule

balkanique. On peut espérer que la Conférence actuelle de la Paix comprendra que d'après les principes de Gladstone (les Balkans aux peuples balkaniques) laissera à l'Etat yougoslave les villes sus-nommées.

Paris, le 28 *avril* 1919.

Pourquoi nous devrions connaître l'Histoire de Kossovo

La pourpre est d'une nature unique et excite la susceptibilité de notre imagination.

Cette couleur, symbole de sang et de feu, rappelle les guerres, les révolutions, les révoltes et ne peut trouver faveur dans les masses.

Elle signifie bataille, quoique quelquefois elle soit le symbole de la gaieté et des fêtes.

Le 28 juin 1389, la pourpre répandit sa couleur sur le champ de bataille de Kossovo, champ des Merles, où une bataille désespérée fit rage entre les Serbes croisés, combattant pour la liberté et la justice, et les terribles Turcs, prêchant avec le sabre la doctrine de Lamecque, doctrine fanatique de l'Islam, la bataille de Kossovo fut la lutte la plus cruelle et la plus mortelle du moyen âge.

Une petite nation ose défier l'empire le plus puissant et le plus fanatique du monde. Son audace voulait réaliser son idéal national sans consulter d'abord La Porte. Ils étaient trois contre un ; malgré cela, la Serbie livra la bataille et la perdit.

L'armée serbe était une force nationale. Elle

se composait non seulement de chevaliers serbes aux brillantes cuirasses ; mais aussi du peuple : bergers, paysans et travailleurs. Tous combattirent ayant pour devise : « Pour la Croix et la Liberté ». Ce fut réellement le combat de la démocratie contre l'autocratie et la tyrannie.

De bonne heure le matin, 28 juin 1389, les guerriers du « tsar » Lazare marchèrent au combat et à la mort. La pensée de la mort était présente à leur esprit. Personne ne pouvait espérer la victoire. L'armée de Murad n'avait cessé de combattre depuis trente ans, détruisant les royaumes et les trônes.

Pourtant les combattants serbes suivirent fidèlement leurs chefs jusqu'à la mort.

Dès leur enfance ils avaient été instruits par leurs mères à vivre conformément à la devise du peuple serbe : « Plutôt mourir avec honneur que de vivre avec déshonneur ».

Les Serbes furent vaincus, mais les Turcs furent tellement affaiblis qu'ils ne purent rien entreprendre contre l'Europe centrale, leur but réel. Les puissances européennes avaient le temps d'arriver et de rejeter les Turcs en Asie. Mais ils manquèrent à leur mission. Pourquoi ? Parce qu'ils avaient plus à cœur l'intérêt de leurs dynasties que la cause sacrée de la chrétienté et de la civilisation. Les Magyares qui attaquaient les Serbes avant la bataille de Kossovo, continuèrent leurs attaques contre

КЊИЖНИЦА
Др. ГРГУРА ЈАКШИЋА

le fils de Lazare et les princes slaves du sud, après la catastrophe de Kossovo. Paris et Florence reçurent la nouvelle que les chrétiens sur le champ de bataille de Kossovo avaient défait les Turcs. Ignorant la vérité, ils furent heureux. Ils se séjouirent et célébrèrent la victoire dant tout le royaume. Mais quand la vérité fut connue ils devinrent abattus et silencieux. Malgré cela, personne ne vint délivrer les Serbes. Si l'Europe avait rassemblé ses forces et avait marché contre les Turcs, les souffrances sans nombre des autres nations auraient été évitées. Elle se tint tranquille et attendit la punition réservée à sa coupable indifférence.

La bataille de Kossovo par son importance et ses conséquences ne peut être comparée qu'aux batailles de Marathon, des Thermopyles, de Tours et de Poitiers.

C'est pourquoi c'est un devoir pour tout éducateur européen de faire connaître la remarquable histoire de Kossovo.

C'est pitié de voir qu'on ait si peu écrit sur ce sujet dans les livres d'histoire universelle.

Quand les Turcs eurent conquis l'une après l'autre toutes les provinces slaves du sud, les historiens et les géographes ne répandirent qu'une seule couleur sur les Balkans, sur laquelle ils écrivirent : l'empire turc!

Pourtant c'est sous cette couleur que vécurent pendant des siècles sous le talon cruel des Turcs

les peuples au milieu de la souffrance, de l'oppression, des larmes et de l'espérance.

Bien, les Austro-Allemands, pour lesquels les Slaves du Sud ont tout sacrifié, et auxquels ils ont servi de mur de granit pour arrêter l'invasion asiatique, ont de nouveau peint d'une couleur de pourpre le pays slave des Balkans et y ont gravé l'inscription suivante : « l'Empire allemand ! »

Cette couleur de sang ne demeurera pas longtemps sur cette carte des Balkans. Elle s'évaporera comme s'est évaporée la couleur turque, et les trois couleurs des Serbes libres et de leurs frères apparaîtront de nouveau, cette fois pour demeurer pour toujours, car la justice doit venir encore une fois et demeurer. Nous pouvons en appeler aujourd'hui à l'Europe et aux Anglais en premier lieu, pour comprendre notre histoire, notre lutte et notre idéal. Chaque année ils ont renouvelé et fortifié dans le cœur de tous les Slaves du Sud par la célébration de leur fête nationale, le jour de Kossovo.

Ce n'est pas la célébration d'une défaite, mais d'un suprême sacrifice pour une grande victoire morale.

Londres, le 28 juin 1917.

Kossovo (1389-1918)

Vendredi, 28 juin, a eu lieu l'anniversaire de la bataille de Kossovo. C'est là, comme on le sait déjà, que l'armée serbe toute entière périt dans un combat inégal contre les Turcs ; cette catastrophe a eu de fatales conséquences non seulement pour l'histoire de la Serbie, mais aussi pour le sud-est et le centre de l'Europe.

Le « tzar » Lazare, chef de l'Etat serbe et commandant en chef de l'armée, tomba sur le champ de bataille, car il préféra perdre la vie que de vivre dans la dépendance et l'esclavage. Ses idées et son sort furent glorieusement partagés par la noblesse serbe et l'armée qui combattit jusqu'au dernier homme pour la chrétienté, la civilisation européenne et leur empereur. Cette catastrophe, la plus grande de l'histoire serbe, est devenue pour le peuple serbe, le plus haut symbole jusqu'à nos jours. Autour des tombes des héros de Kossovo, les bardes nationaux ont tressé une couronne de gloire toujours verdoyante, — une couronne de glorieux poèmes nationaux.

Dans ces poèmes le « tzar » Lazare et l'armée serbe sont célébrés mieux que tout autre empe-

reur européen avant et après lui. Plus de cinq cents ans après la bataille de Kossovo, un sculpteur yougoslave, Ivan Mestrović nous a donné une grande analogie symbolique de l'épopée serbe dans son « Temple de Kossovo ».

Ses statues et ses compositions en relief sont la décoration intérieure et extérieure de ce temple.

L'Église nationale serbe célèbre chaque année le jour de Saint Vite (28 juin) une messe de requiem et prie Dieu pour les âmes des héros qui ont sacrifié leur vie pour la sainte Croix et la liberté.

Le même jour les autorités serbes ordonnent des parades militaires et dans les villages les vieillards, et dans les montagnes les bergers qui ne peuvent prendre part à ces célébrations, chantent des poèmes en l'honneur du Tzar Lazare et de Miloch Obilitsch qui tua le sultan Murat Ier, à la bataille de Kossovo. C'est ainsi que continue cette célébration d'année en année, de génération en génération.

Mais vient la malheureuse année 1915 et depuis lors jusqu'aujourd'hui les Serbes ne purent célébrer la fête de Kossovo. Cette année la petite nation serbe fut attaquée de tous côtés par les Allemands, les Autrichiens, les Hongrois, les Bulgares et les Turcs et leur petite armée, laissée seule, sans amis, fut écrasée. Les chefs de la nation serbe avec leur armée et toute l'élite intellectuelle abandonnèrent leur pays pour aller

à l'ouest et au sud de l'Europe continuer à combattre par les armes et par la plume contre les Allemands, de concert avec leurs alliés. Les paysans et les prêtres seuls restèrent chez eux. Les ennemis de la Serbie sont toujours là essayant de faire périr la nation et d'étouffer la manifestation de leur vie et de leur volonté nationales. Les Yougoslaves de la foi orthodoxe n'ont pas la permission de publier un seul journal pour célébrer leurs héros de Kossovo comme d'habitude à cette époque.

Mais les Serbes et les autres Yougoslaves paieront leur tribut aux héros de Kossovo dans le fond de leurs cœurs et leurs prières silencieuses qui ne seront entendues ni de leurs bourreaux autrichiens ni de leurs bourreaux bulgares, monteront vers le ciel. Le monde yougoslave tout entier depuis Soča (Isonzo) sur la frontière italienne jusqu'à la rivière Struma en Macédoine prieront le Dieu Tout-Puissant pour la victoire des Alliés et la libération de leur patrie du joug des Turcs et des Teutons, leurs oppresseurs.

Les Yougoslaves sont unis maintenant dans les ténèbres et dans l'esclavage ; mais cet état malheureux est adouci par l'espérance et la croyance de voir se lever bientôt le jour de l'unité et de sa liberté.

Tous les cœurs des Yougoslaves battent maintenant pour leur Etat futur : le royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

En 1916, une fête serbe fut ordonnée pour le 28 juin et beaucoup de discours furent prononcés au sujet des sacrifices des Serbes pour la chrétienté et la civilisation. Ce même jour en Grande-Bretagne de nombreux sermons furent prêchés au sujet de la dernière catastrophe serbe qui rappelle celle de Kossovo. Le clergé anglais pria Dieu pour l'amélioration des Serbes et le soulagement de leurs souffrances pendant que les cloches des églises lançaient à tous les échos les paroles suivantes : Yougoslaves, *sursum corda* ! (En haut les cœurs !).

L'année dernière (1917) à Londres et à Paris de belles pivoines (symbole de la Serbie) furent vendues par les dames dans les rues au profit de la Croix-Rouge serbe. D'après la tradition nationale, ces fleurs croissent sur le champ de bataille de Kossovo du sang des héros tombés et par leur couleur rouge rappellent aux Serbes la revanche de Kossovo.

Peut-être quelqu'un se demandera-t-il comment il se fait que les Serbes célèbrent le jour de leur tragédie comme le jour le plus important de leur histoire ? Pourquoi ne célèbrent-ils pas le 16 avril 1346, date à laquelle leur empereur Stephan Douchan fut couronné comme tzar des Serbes, des Bulgares et des Grecs ! Quiconque connaît la psychologie des Yougoslaves ne sera pas étonné de ce paradoxe ; car le trait le plus typique de leur mentalité politique est

de placer leur idéal au-dessus de tout compromis politique.

Le sacrifice pour la religion et la patrie est célébré par la morale et la poésie nationales dans lesquelles les paysans serbes ont été élevés.

Quoique le Tzar Lazare connût bien qu'il périrait avec son armée, il attaqua cependant l'ennemi dans un combat inégal et sacrifia sa vie pour la liberté et la patrie.

Ce généreux sacrifice fit sur la nation serbe une meilleure impression que toutes les victoires dans le cours de son histoire.

De plus, la poésie nationale serbe célébra le Tzar Lazare comme un martyr et comme un saint; car sa couronne d'épines comme martyr est un symbole plus profond que sa couronne d'or.

Nous voyons aujourd'hui comment l'histoire se répète. Le roi Pierre de Serbie n'est-il pas un autre Lazare comme la seconde catastrophe est un autre Kossovo.

Dans les deux cas la Serbie a péri, car elle a mis son idéal au-dessus de tout opportunisme. Tous les Yougoslaves ont sur leur tête la couronne de martyr du Tzar Lazare, mais ils espèrent voir sous peu la couronne impériale de la « *Slovénie* » libre et unie, entre Trieste et Constantinople.

Londres, 28 *juin* 1918.

Le sang et la race Yougoslave (1)

Les grandes migrations et les idées du christianisme ont détruit les constructions du monde antique que gardaient et défendaient les légions de l'empire romain.

Au ve siècle après Jésus-Christ différents peuples teutoniques se sont emparés des pays à l'ouest et au sud de l'Europe pendant que un peu plus tard les Slovènes (Yougoslaves) imprimaient leur cachet ethnique sur la Pannonie, la Norique et la péninsule balkanique. Sur les restes de la civilisation romaine antique s'est élevée une nouvelle Europe, formée par le mélange des idées et des coutumes barbares avec l'esprit chrétien.

Les peuples teutoniques qui se sont précipités comme un orage sur l'empire romain d'Occident et qui ont conquis la Gaule, l'Italie, l'Espagne et le nord de l'Afrique, sont disparus. Leurs langues ne sont plus parlées dans les pays susnommés. Mais les Slovènes sont restés dans le sud-est de l'Europe jusqu'aujourd'hui pour remplir la mission que leur a imposée le destin.

(1) C'est le premier chapitre d'un plus grand ouvrage sur l'anthropologie des Yougoslaves qui sera bientôt publié.

Les Slovènes n'ont pas disparu comme les conquérants Mongols et Teutons. Ils se sont conservés grâce à leur esprit démocratique, à leur amour de la nature, de l'agriculture et grâce aussi à leur idéalisme.

Quand les Yougoslaves s'établirent à la fin du VIe et au commencement du VIIe siècle dans le pays qu'ils habitent maintenant, la péninsule des Balkans était généralement appelée « Illyricum ». Pour cette raison les étrangers désignaient la race yougoslave (Serbes, Croates, Slovènes) sous le nom commun d'Illyriens, jusqu'au milieu du XIXe siècle, pour démontrer l'unité du territoire, de la langue et de la race, mais les Illyriens s'appelaient eux-mêmes « *Slovènes* », nom qui s'identifie actuellement avec celui de Yougoslaves. Les Bulgares aussi appartiennent à ce groupe ethnique particulièrement par la langue ; ceci est confirmé par la nomenclature géographique alors que les Byzantins et les Latins appelaient « Slovénie » au commencement du moyen âge, le territoire balkanique situé entre l'Adriatique et la mer Noire.

La meilleure preuve de l'unité des Yougoslaves se trouve dans les écrits d'un historien du moyen âge où l'empereur des Serbes, Stéphan Douchan (1331-1355) dont le royaume de Bulgarie dépendait comme Etat tributaire, est appelé du titre très court d'Empereur de *Slovénie* « Imperator Sclavoniæ ».

Les Serbes, les Croates et les Slovènes étaient autrefois connus sous le nom d'Illyriens comme ils le sont actuellement sous le nom de Yougoslaves et la Yougoslavie signifie le pays et la civilisation des Yougoslaves.

L'expérience de la vie de chaque jour aussi bien que les investigations des philologistes nous montrent qu'au point de vue de la langue les Yougoslaves ne sont qu'un seul et même peuple.

Le paysan des environs de Salonique comprend tout aussi bien la langue du paysan de la Carinthie ou des environs de Trieste, même s'ils s'expriment dans leurs propres dialectes. Mais s'ils parlaient le langage littéraire, qui est le même dans le sud de la Serbie, c'est-à-dire dans la Macédoine et dans l'Istrie, naturellement ils se comprendraient encore beaucoup mieux les uns les autres.

Telles étaient les conditions dans lesquelles se trouvaient les langues, il y a mille ans, alors que les apôtres slaves Cyrille et Méthodius, originaires de Salonique, traduisaient les Saintes Ecritures dans le dialecte du sud de la Macédoine. Cette langue était alors appelée la langue *slovène*, c'est-à-dire la langue des Yougoslaves. C'est pourquoi l'empereur byzantin Michel disait vers le milieu du IXe siècle aux frères Cyrille et Méthodius : « Vous êtes de Salonique,et tous

Jeunes filles slovènes de Carniole
(Environs de Lyoublyana)

les habitants de Salonique parlent slovène. »

Les Yougoslaves comprenaient parfaitement la langue de leurs frères et acceptaient d'eux volontiers la foi chrétienne, tandis que antérieurement ils combattaient les missionnaires germains qui portaient la croix dans la main gauche, l'épée dans la droite, et prêchaient la foi chrétienne dans une langue qui leur était incompréhensible.

L'unité linguistique des Serbes, des Croates et des Slovènes est confirmée, théoriquement prouvée et sanctionnée par le plus grand représentant de la philologie slave encore vivant, Vatroslav Jagić, lorsqu'il affirme que les *langues yougoslaves, entre l'Adriatique et la Mer Noire, représentent un groupe de dialectes qui passent d'un dialecte dans un autre de telle manière qu'il est très difficile d'établir où l'un finit et où l'autre commence. Cette circonstance prouve que les Serbes, les Croates, les Slovènes et les Bulgares aussi sont un même peuple et ont une même patrie et que leur langue, après tout, est leur réelle patrie.*

A la similitude de la langue des Yougoslaves correspond leur consanguinité, leur unité de race. Cela est d'une très grande importance, si nous comprenons et si nous savons apprécier l'affirmation du philosophe grec, Loksos : « L'âme vit dans le sang. »

Aucune nation européenne, prise dans son ensemble, ne représente une race pure. Il y a

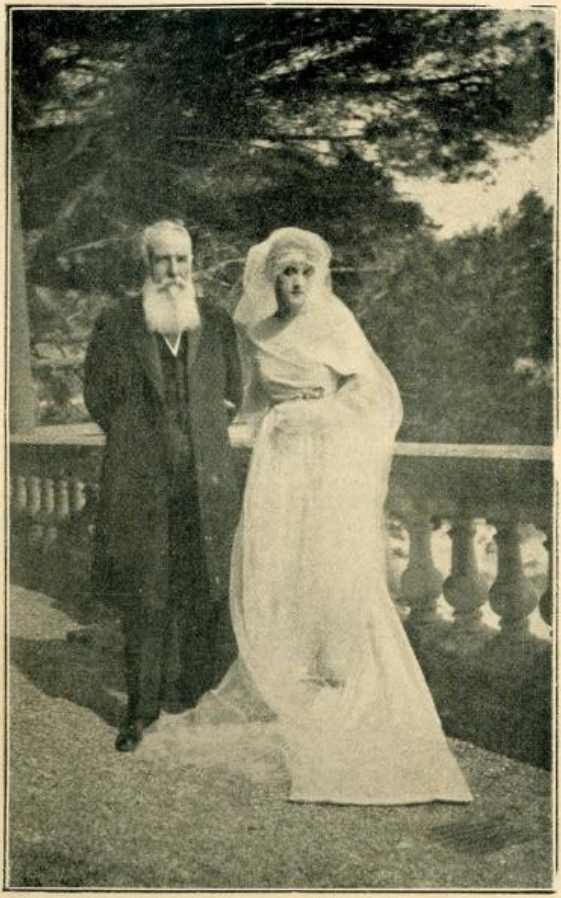
seulement des individus ou des familles particulières qui peuvent être pures au point de vue de la race ou peut-être quelques groupes de race dans le nord : dans la Suède, le Danemark, l'Angleterre et la Laponie.

C'est seulement dans le sud de l'Europe, dans la Sardaigne, que des types de race pure peuvent se rencontrer. Mais en général et prises comme un tout, les nations européennes représentent et présentent un profond et énigmatique composé de différentes races dans lesquelles, à part les trois éléments fondamentaux suivants : le mélanodolicho-céphalisme, le mélanobrachycéphalisme et le xanthodolichocéphalisme, on peut discerner beaucoup d'autres éléments.

Il est naturel que des éléments de race appartenant à des races différentes subissent une transformation tout à fait différente. Dans l'Europe du nord, le xanthodolichocéphalisme (teint blond, tête longue) est prédominant ; dans l'Europe du sud ou de la Méditerranée le mélanodolichocéphalisme (teint brun, tête longue) et dans les Alpes et les Balkans le mélanobrachycéphalisme (teint brun, tête courte).

Les éléments xanthodolichocéphaliques se distinguent principalement par la figure grande, la forme oblongue du cerveau, la chevelure blonde, les yeux bleus et la blancheur de la peau d'un rose incarnat.

Les mélanodolichocéphales ont le teint brun,



M. Nicolas Pachitch
ancien Président du Conseil
et sa fille Pava (Belgrade)

la figure courte, la constitution plus ou moins délicate, le cerveau allongé et souvent les yeux d'une forme ovale, pendant que la race mélano-brachycéphalique a le cerveau petit et plus ovale, la peau d'un pâle jaunâtre, la chevelure brune et lisse, les yeux noirs et obliques, la figure moyenne, le profil faible et la face plate.

Les Yougoslaves actuels, pris dans leur ensemble, ne présentent aucuns éléments de race mentionnés ci-dessus, mais un type détaché et tout à fait spécial qui peut être considéré comme un mélange de sang de différentes tribus et de différentes nations depuis la période néolithique jusqu'à nos jours.

L'amalgame de race illyrienne a été formé, d'après les lois physiologiques bien connues de l'hérédité, quant à l'anatomie et au teint, un type spécial, appelé par l'anthropologiste français J. Deniker, *le type adriatique* (Homo Adriaticus) ou le type dinarique (Homo Dinaricus), Cet Homo Adriaticus se distingue principalement par une figure haute, un cerveau arrondi, des cheveux ondulés, les membres longs, un nez fin, droit ou aquilin et une peau un peu brune.

Son type le plus pur se trouve dans les montagnes Dinariques et graduellement et imperceptiblement ses caractères de race s'évanouissent en s'éloignant de ce centre de la même manière que les dialectes yougoslaves passent imperceptiblement d'un dialecte à l'autre. L'amalgame

anthropologique de l'Adriatique, qui est si caractéristique des Yougoslaves, est répandu même au delà des frontières de la Yougoslavie, à savoir en Vénétie et en Albanie.

Quant à l'anthropologie physique, les Vénitiens sont beaucoup plus près des Yougoslaves que des peuples du milieu ou du sud de l'Italie.

Ce fait n'est pas étonnant si nous considérons que les couches ethniques des anciens Illyriens qui habitaient le pays depuis l'Epire jusqu'à l'Adige (Atestis) ont eu la même influence tout à la fois sur les Yougoslaves et les Vénitiens. Ensuite les Yougoslaves s'établirent en masses compactes jusqu'au Tagliamento, mais actuellement les Vénitiens parlent le frioul, dialecte romain spécial, comme ils l'ont fait pendant les siècles qu'ils étaient sous les Romains, sous les patriarches d'Aquilée, et après sous la domination de la République de Saint-Marc.

Denses mais non compacts, les Yougoslaves établis en Albanie ont oublié leur propre langue, mais ils ont rafraîchi leur descendance avec du sang arien. Les Serbes et les Albanais forment aujourd'hui une race presque unique.

Quoique les Yougoslaves aient beaucoup de sang asiatique (mélanobrachycéphalisme) et un peu de sang hamitique (mélanodolichocéphalisme) ils sont cependant corporellement et physiquement plus ariens que, par exemple, les Grecs, les Italiens, les Espagnols, les Fran-

M. R. Vesnitch
Ministre du Royaume Serbo-Croato-Slovène en France
Membre de l'Institut

çais du sud, les Germains du sud et les Roumains.

Parmi les Italiens actuels et spécialement dans le sud on remarque le retour des Hamites et des pygmées néolithiques, avec des traits de nègre, pendant que dans le centre et les Alpes Françaises (Auvergne, Savoie) nous trouvons très souvent des types avec des caractères mongols.

Les Yougoslaves, spécialement les Serbes et le noyau dinarique, semblent être, quant à la structure de leur corps, de leurs membres et de leurs faces, des Ariens en général, mais la forme de leurs cerveaux (particulièrement celle de leurs cervelets) et leur teint montrent une part de mélanobrachycéphalisme dans l'amalgame physio-ethnologique des peuples.

L'anthropologie est une science relativement encore jeune. Ses représentants ont accompli une faible partie de leur tâche en ce qui concerne l'identification de l'origine et de la classification précise des nations européennes et c'est pourquoi le fait que les caractères de la race des Yougoslaves sont examinés relativement mieux que ceux peut-être d'aucune autre nation européenne, est plus frappant.

Mais cette affirmation est exacte principalement pour la Dalmatie, la Bosnie et l'Herzégovine et les pays slovènes de la région des Alpes, mais ne peut se rapporter à l'ensemble du terri-

toire des Yougoslaves. Assurément, l'extérieur intéressant des Yougoslaves, particulièrement des Serbo-Croates et de leur histoire romanesque, a attiré les anthropologistes que l'analyse des peuples des Balkans éclairait beaucoup de mystères de l'ethnologie préhistorique. *La péninsule des Balkans représentait le lieu de rencontre pour les peuples de l'ancien continent : l'Asie, l'Europe et l'Afrique.*

La péninsule balkanique était ouverte sur sa frontière nord aux conquérants ariens du nord de l'Europe, pendant que les nations de l'Asie et de l'Afrique pouvaient user de l'Asie Mineure comme d'un pont pour passer dans les Balkans. Quand la navigation à l'est de la Méditerranée commença à se développer, la Crète et l'Archipel furent utilisés pour communiquer avec l'Afrique.

Les Balkans étaient à même, grâce à leur position géographique, d'opérer la synthèse des races et de la civilisation de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

L'agglomération de la race des anciens Grecs s'accomplit si heureusement et si harmonieusement que les Grecs devinrent dans l'histoire de l'Europe la première nation qui créât la civilisation, comprît la nature et produisît les beaux arts.

La civilisation européenne et en général la civilisation universelle moderne a son berceau dans

Une dame de la noblesse yougoslave
(Mme la Comtesse de V.)

les Balkans, où elle fut fondée par la nation grecque comparativement petite qui devint le professeur du genre humain, grâce à sa position géographique dans les Balkans. Ces nations n'ont jamais été dans leur histoire et ne sont pas aujourd'hui de purs Ariens, elles n'étaient pas aussi purement des Hamits ou Mongols, mais leur race mélangée présentait une agglomération qui est principalement arienne avec une addition non bien caractérisée mais importante de mélanobrachycéphalisme et de mélanodolichocéphalisme. Même l'or, quand il est pur, n'est pas le plus beau et les plus utile des métaux, car il est trop pâle et trop mou : c'est pourquoi du cuivre ou un autre métal plus commun doit y être ajouté pour lui donner plus de solidité et une couleur plus brillante.

Les anciens Grecs ont complété leur rôle politique dans l'histoire quand ils ont été soumis par les Romains. Quoique la langue grecque et la civilisation aient survécu à son indépendance, la force créatrice de la nature hellénique était épuisée à la fin de la période de l'histoire ancienne. Quand la gloire de l'influence politique et de la civilisation helléniques commença à s'évanouir, la claire complexion des descendants d'Achille et de Périclès, comme nous l'avons fait remarquer, commença à disparaître de la Hellade.

Les yeux bleus devinrent bruns, comme

avant l'arrivée des peuples blancs dans le sud de l'Europe, peuples avec des joues roses et des cheveux blonds. Les muses semblaient avoir abandonné les bosquets d'oliviers sur le Céphise et l'Ilissus, et peu à peu émigré graduellement vers les rives de l'Arno et plus loin vers l'est et le nord de l'Europe. La nation grecque perdait sa vitalité physique et psychique.

Aujourd'hui les Grecs de la mer Egée n'offrent plus que du vinaigre à la place d'un vin généreux.

Ce bon vin s'est gâté par la vieillesse et l'infection d'un certain ferment de nature éthique. Les Hellènes épuisés par leur longue vie historique et ayant perdu de nombreux éléments de race arienne de leur période héroïque et classique, ils ont perdu cette juste proportion qui, dans la chimie des races, produit un amalgame de certaines races pleines de noblesse et de vitalité. Les Hellènes devinrent d'abord des Byzantins et ensuite des Grecs modernes, nation civilisée avec d'éminentes qualités pour le commerce et la vie civile ; mais le pouls de l'histoire a une trop grande force pour battre de toute sa puissance dans les veines des descendants de l'immortelle Hellade.

Le sort a destiné les Yougoslaves plus vigoureux dans leur corps et dans leur âme, pour prendre la place des Hellènes, pour régénérer le monde byzantin.

Une dame de la société yougoslave de Slavonie
(Mme Bogumil V.)

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΗΣ

L'invasion des Turcs a empêché les Yougoslaves de remplir leur mission. La tragédie des Yougoslaves consiste dans ce fait que, occupés à travers les siècles à la guerre, ils retombèrent dans une vie héroïque mais primitive, et furent poussés à continuer cette vie, au lieu d'agir comme guides, dans les Balkans et dans l'Asie Mineure, pour le progrès et la haute civilisation. Mais ceci a aussi son bon côté. La lutte longuement endurée a uni les Yougoslaves, leurs tortures et leurs souffrances mentales ont purifié leurs pensées et leurs sentiments, qui sont naturellement aussi purs que le cristal dans l'âme de ce peuple : on le voit dans leur poésie nationale et dans leurs mœurs patriarcales.

Ainsi les Yougoslaves espèrent qu'après avoir versé leur sang dans cette guerre ils poursuivront ce à quoi ils sont destinés et préparés : *la régénération dans l'Est et l'introduction de nouveaux éléments dans la civilisation européenne.*

Les particularités de la race ont leur imperceptible fondement dans les qualités caractéristiques du sang où sont formés les germes des êtres humains, mâles et femelles, et où ils sont nourris. C'est pourquoi l'anthropologie s'efforce de trouver un moyen de comparer le sang des différentes races au point de vue des particularités morphologiques et physiologiques ; dans cette direction un résultat petit mais certain a déjà été obtenu. Quoiqu'il soit impossible même

de nos jours d'examiner d'une manière satisfaisante avec le microscope et avec la chimie, les particularités du sang et les germes ou noyaux des êtres humains, nous pouvons examiner au microscope quand, après leur fructification, les alvéoles laissent voir les particularités de la race dans leurs directions morphologiques et complexes.

Il y a d'innombrables différences caractéristiques qui rendent des nations entières ou des personnes privées semblables ou dissemblables.

Mais les sciences anthropologiques, pour des raisons économiques et pratiques, font généralement attention seulement aux qualités physiques les plus remarquables d'une nation, qui peuvent être vues et mesurées du regard et s'exprimer en nombre d'après des opérations arithmétiques. Les caractéristiques les plus remarquables de la race sont : la couleur des cheveux, des yeux et de la peau, la taille, le poids du corps, la plus grande longueur, largeur et hauteur du cerveau, la hauteur morphologique et physionomique de la face, la plus grande distance entre les os des joues, la dimension du crâne, les indications de la tête (index céphalicus, c'est-à-dire la proportion entre la plus grande longueur et la plus grande largeur avec 100 comme mesure), la dimension et le poids du cerveau, l'épaisseur du crâne, etc.

Nous voulons essayer de décrire les Yougoslaves à partir de leurs particularités en les comparant les uns les autres, d'abord d'après leurs divisions géographiques et ensuite en les comparant aux grandes nations européennes.

Le mérite d'être le plus grand observateur des Yougoslaves appartient au docteur Weisbach († 1914 à Gratz en Styrie). Il s'est occupé il y a quarante ans d'étudier la race des Serbes, des Croates et des Slovènes. Ses études sont classées d'après les divisions politiques et d'après la race des Yougoslaves. Il sera mieux de prendre ici les caractères physiques des Bosniaques et des Herzégoviniens comme base de cette esquisse, vu qu'ils sont, avec les Dalmates, les représentants les plus remarquables des Yougoslaves au point de vue de la race aussi bien qu'au point de vue de la langue.

Nous n'oublierons pas de comparer les particularités physiques des autres groupes dans les autres pays yougoslaves, en Serbie, au Monténégro, en Macédoine, en Croatie, en Istrie, en Dalmatie, en Voïvodine serbe (Banat, Batchka, Baranya), en Styrie, en Carinthie, en Carniole, Goritze et Trieste avec ses environs.

Naturellement cela ne peut être fait que jusqu'au point où les districts particuliers ont été scientifiquement examinés et jusqu'à la limite des matériaux à notre disposition.

Etant convaincu qu'il est impossible de com-

prendre le présent sans la connaissance du passé, il est nécessaire d'indiquer quelle race habitait l'Illyricum avant l'arrivée des Yougoslaves, car nous sommes convaincu que les anciens habitants qui, dans les temps néolithiques et jusqu'au commencement du VIIe *siècle après J.-C., occupaient cette partie de l'Europe, n'ont pas complètement disparu comme race, même si leur langue a disparu. Les peuples autochtones ont survécu partiellement aux migrations des nations à la fin de l'histoire ancienne et ont été ensuite peu à peu absorbés par les Yougoslaves.*

Paris, le 1er *Mai* 1919.

Aperçu général de la littérature yougoslave

Le développement de l'idée politique chez les Yougoslaves est arrivé par différents progrès jusqu'à une synthèse consciente de la race. Ce n'est que vers la première moitié du dix-neuvième siècle que cette synthèse est devenue consciente.

Ni le joug des Turcs, ni les intrigues des Austro-Allemands et des Magyars n'ont pu la paralyser. C'est, comme nous l'avons vu, pendant les guerres balkaniques (1912-1913) que se manifesta la première vague de cette tendance, alors que soudain les Serbes montrèrent un tel degré de force physique et morale qu'ils conçurent les plus belles espérances pour leurs frères encore sous le joug de l'Autriche-Hongrie.

La seconde vague, cette fois définitive, arriva pendant la guerre européenne, alors que les Serbes payèrent d'un si grand prix, par leur martyre volontaire, la libération et l'union de tous les Yougoslaves.

Le sang de la Serbie versé sur la croix pour la liberté a été le lien le plus fort, le ciment le

plus solide pour une telle union et il n'est pas douteux que, quelque douloureux que soit le Golgotha de la Serbie, il sera suivi par l'aurore de la résurrection de la race entière, pour la liberté de laquelle la Serbie s'est sacrifiée. La grandeur de la Serbie consiste dans ce fait que dans sa catastrophe elle a été encore plus grande et plus sublime que dans toutes ses victoires.

C'est la raison pour laquelle les espérances des Yougoslaves n'ont jamais été plus fermes et plus fortes que pendant le Golgotha Serbe, car tout le monde a conscience qu'après un tel Golgotha il y a et il doit y avoir une résurrection.

Et maintenant si nous considérons le progrès de la culture des Yougoslaves, nous voyons qu'il est presque identiquement le même que celui de leur développement politique c'est-à-dire le progrès dont la formule peut être exprimée : De différentiation en différentiation jusqu'à la conscience d'une synthèse.

I

Le premier et le plus important facteur de la civilisation yougoslave a été l'Eglise. Mais déjà au commencement de la christianisation des Yougoslaves nous voyons que, grâce à leur position géographique dans les Balkans, ils ont été la seule race en Europe où les Eglises

de l'est et de l'ouest se sont rencontrées, et par cette rencontre ont produit quelque chose de tout à fait nouveau — la possibilité d'une réconciliation finale entre l'Est et l'Ouest dans la race « slovène » (Slaves du Sud). Et en fait la péninsule des Balkans est la seule place en Europe où se soient rencontrées toutes les valeurs de la culture européenne et de la culture orientale pour créer une nouvelle civilisation, une nouvelle mentalité, une nouvelle psychologie et une nouvelle culture. La preuve en est dans la poésie populaire des Serbes, leur architecture et leur art, etc...

Les premiers apôtres de la Slavonie, *Saints Cyrille et Méthode* (†885), étaient des moines byzantins de Solun (Salonique). Ils apportèrent la religion chrétienne et les premiers livres liturgiques chez la plupart des Slaves du Sud pendant que les Yougoslaves de l'Ouest étaient simultanément influencés et convertis par Rome. Il y eut plusieurs disputes et plusieurs querelles entre les prêtres et évêques romains et byzantins quant aux Slaves du Sud, mais aucun ne put complètement prévaloir. De plus, après avoir gagné au catholicisme la partie ouest des Slaves du Sud (Slovènes et Serbo-Croates dans la Dalmatie et l'Istrie) les papes furent poussés par des raisons politiques à faire un compromis avec les Slaves catholiques du Sud, à leur accorder la liturgie des Yougoslaves, spécialement

en Dalmatie et en Istrie, et à leur permettre de se servir des caractères inventés par Cyrille, ainsi appelés : Glagolitza. Déjà le pape Jean VIII avait été obligé de reconnaître la liturgie slavonique en Dalmatie en l'an 880. Plus tard les évêques latins et plusieurs papes (spécialement Jean X) s'efforcèrent d'abolir cette concession mais sans succès.

Finalement, cet usage a été officiellement reconnu par Innocent IV, en 1248 et en 1252.

Dans sa bulle concernant la liturgie slavonique il fit le rapport intéressant suivant : « Quod in Slavonia est litera specialis, quam illius terrae clerici se habere a b. Hieronymo IV. C.) asserentes, eam observant in divinis officiis celebrandis. »

Après cela la liturgie se répandit rapidement parmi les Slaves catholiques du Sud et aussi à peu près dans toutes les îles de la Dalmatie, l'Istrie, dans une grande partie de la Croatie et même dans quelques contrées slovènes.

En outre de cela, les rois de Serbie étaient flottants entre Byzance et Rome. Il n'y eut jamais un grand antagonisme entre les Eglises de l'Est et de l'Ouest et les cultures chez les Yougoslaves, mais plutôt une tendance à leur réconciliation. Hélas, à cause des événements politiques, de la catastrophe de la Serbie à Kossovo, de l'esclavage de la Serbie et de la Bosnie par les Turcs, de la Croatie par les Magyars, de

la Dalmatie par les Vénitiens, des Slovènes par les Autrichiens, le corps politique de la race yougoslave se divisa en plusieurs parties. Le lien entre ces parties fut artificiel et même perdu par leurs oppresseurs séculaires qui s'efforcèrent par tous les moyens possibles d'anéantir et d'exterminer toute trace de conscience de la race. Ils n'y réussirent pas ; cependant ils réussirent sous un autre rapport : avec le corps politique aussi, l'âme nationale de la race des Slaves du Sud fut divisée de manière qu'elle ne put concentrer toutes ses forces de création et d'énergie dans un centre synthétique, pour créer une civilisation organique. A la place d'un puissant foyer de concentration il y en eut plusieurs plus ou moins accidentels et locaux sans lien de rapprochement les uns avec les autres, sujets à différentes influences, à différents caractères et à des dialectes locaux pour la littérature.

Ainsi toute la race fut divisée en trois groupes importants de culture : en Slovènes et Croates catholiques et en Serbes orthodoxes. Les premiers monuments écrits des Slovènes remontent probablement jusqu'au Xe siècle (monumenta frisigensia), les premiers écrits croates jusqu'au XIe siècle et les premiers écrits serbes à peu près à la même époque. Il y eut un contact très petit entre ces trois littératures jusqu'à la première moitié du XIXe siècle, où elles furent réunies en une seule littérature.

II

En dépit d'une telle division, quelques centres de culture locale et isolée manifestèrent une grande puissance de création. Ce fut particulièrement le cas de la Dalmatie ensoleillée où la petite mais libre république des Slaves du Sud, *Dubrovnik* (Ragusa) produisit déjà au XVIe siècle une riche poésie classique dramatique en langue serbo-croate.

De plus, cette littérature dalmate fut parmi toutes les littératures slavoniques la seule — excepté la littérature polonaise — qui eut un contact direct avec la fine culture de la renaissance italienne ; elle reçut sa principale impulsion de la Renaissance.

Les meilleurs représentants de la littérature dalmate et particulièrement de la littérature de Raguse, modifièrent l'esprit de la Renaissance d'après l'âme et le caractère de la Yougoslavie (= Slovénie = Illyrie). Sous ce rapport l'activité littéraire à Raguse fut d'une importance au-dessus de tout.

Raguse ou Dubrovnik, comme l'appelle sa population entièrement slave, fut plus de deux siècles un des centres de culture les plus curieux où les sciences et les arts furent florissants. Toutes les espèces de poésie y furent représentées et cultivées : la poésie élégante et sentimentale,

quelquefois trop artificielle dans ses chants d'amour de cette époque ; la comédie légère et amusante, la poésie pastorale naïve, la satire, le théâtre, la poèsie épique romantique et héroïque, les élégies religieuses et la poésie philosophique.

Raguse produisit toutes espèces de drames — dans un court espace de temps il y eut plus de trente auteurs dramatiques et quelques-uns furent pleins de talent.

Outre la poésie, nous y trouvons toute espèce de sciences concernant l'humanité ; cependant les livres scientifiques furent écrits en latin. Il faut mentionner les nombreux et célèbres humanistes de Raguse et leur contact avec les grands humanistes étrangers de cette époque. Après la chute de Constantinople beaucoup de savants byzantins trouvèrent un refuge à Raguse (par exemple Laskaris, Chalkokondylas, etc...). Ils y ont fondé beaucoup d'écoles. C'est à eux, aussi bien qu'aux relations avec les humanistes italiens, que nous devons le niveau de l'érudition classique qui s'éleva à une telle hauteur en Dubrovnik, que la ville mérita réellement le titre d'Athènes des Slaves du Sud. Beaucoup de nobles de Raguse écrivirent aussi des poésies en latin ; l'un d'eux, Ilia Crijević (1), fut couronné à Rome à l'âge de dix-huit ans comme le meilleur poète latin de ce temps.

(1) Tsrievitch-Cervinus.

Pour mettre en lumière le niveau de la culture classique à Dubrovnik (Raguse), il suffit de mentionner que de bonne heure dans le XVIe siècle, il a existé des traductions et des commentaires de tous les meilleurs ouvrages classiques : de Théocrite, d'Anacréon, de Sophocle, de Virgile, de Tibulle, de Properce, de Catulle, de Sénèque, de Martial et d'autres. De la même manière, toutes les meilleures productions de la littérature italienne ont été traduites et commentées. La traduction en serbo-croate d'« Aminta », célèbre pastorale du Tasse, a été faite par un poète de Raguse, Zlatarić (1) (1609) même avant qu'elle ait été publiée dans l'original.

En outre de beaucoup d'organisations et de cercles poétiques et dramatiques, nous voyons parmi les patriciens de la vieille Dubrovnik, (Raguse) comme à Florence, beaucoup de maîtres de littérature et même des salons littéraires et artistiques. Parmi les salons particulièrement célèbres, nous trouvons celui de la belle *Cviela Zuzorić* (2), femme poète, qui fut en relations suivies avec Florence et connut personnellement les meilleurs auteurs de son temps : c'est à elle que Tasse a dédié deux de ses sonnets. Mentionnons quelques-uns des principaux représentants de cette littérature.

(1) Zlataritch.
(2) Zuzoritch.

III

C'est aux plus anciens plutôt qu'aux meilleurs représentants de la poésie de Raguse qu'appartiennent Šiško Menčetić (1) (1457-1527) et Giorgie Držić (2) (1461-1501). Tous deux ont écrit des chants d'amour lyriques ; beaucoup sont dans le style de Pétrarque et des troubadours provençaux. Ils atteignent quelquefois un certain degré de subtilité dans leurs vers (spécialement Držić) ; néanmoins leur muse est quelquefois plutôt une muse de convention qu'une muse originale. Cependant ils ont préparé la voie à un autre poète de Raguse de la première période. Bientôt la poésie de Raguse reçut plus de force par l'influence des maîtres classiques, plus d'originalité par l'introduction des mouvements populaires et de la couleur locale, et aussi par l'influence de la poésie populaire des Slaves du Sud, qui commença à pénétrer lentement dans la littérature ragusienne.

Ainsi *Hannibal Lucić* (3) (1440-1450) de Lesina a écrit en outre de ses poésies *La fille esclave*, drame plein de fraîcheur avec un certain degré de couleur locale et une grande vivacité de dialogue. Par la langue aussi bien que par le style,

(1) Chichko Mentchetitch.
(2) Derjitch.
(3) Loutzitch.

il a essayé d'adapter le drame à la masse du peuple et il y a réussi.

Un autre poète, *Petar Hektorović* (1) (1486-1572) de Far (Lesina) a en partie introduit la poésie populaire dans la littérature en mélangeant sa meilleure pièce de poésie avec des poèmes populaires. Dans une certaine étendue aussi la langue de *Nikola Vetranić-Čavčić* (2) a été influencée par la poésie du peuple. Il a écrit, en outre de ses poésies, des mystères intéressants, composés avec une grande habileté (1488-1576). Dans un de ses meilleurs poèmes il décrit sa vie d'anachorète, dans une petite île de la Dalmatie.

En outre de la grande manière des poètes de Raguse appartenant à cette période on peut encore citer *Marin Držić* (3) (1520-1580), *Dinko Ranjina* (4) et Dinko Zlatarić (5).

Marin Držić est connu comme un des meilleurs écrivains, pour les poésies pastorales et les comédies. (Il a écrit quelques comédies en prose.) La vie locale a trouvé en lui un interprète plein de talent. Longtemps avant Molière une réputation universelle. D'autre part, le style de ses poésies pastorales est très original : la meilleure d'entre elles a beaucoup de rapport — pour la composition — avec *Le rêve des Nuits d'été* de Shakespeare.

(1) Hektorovitch, (2) Vetranitch-Tchavtchitch, (3) Dorjitch, (4) Ragnina, (5) Zlataritch.

Ivan Goundoulitch
(1588-1638)

ИМПЕРАТОРСКАЯ ПУБЛИЧНАЯ БИБЛИОТЕКА

Dinko Ranjina (1536-1607) a introduit beaucoup de formes classiques dans la poésie ; il a traduit Catulle, Properce, etc..., et, ce qui est plus important, il a imité les chants populaires. *Dinko Zlatarić* (1556-1610) a excellé comme un des meilleurs humanistes en Dubrovnik. Sa poésie repose sur les classiques.

En qualité de savant grec, il a traduit l'*Electre* de Sophocle.

Cependant, l'auteur doué du plus grand talent et le plus versatile d'entre eux fut *Ivan Gundulić* (1) (1588-1638). Ce fut un des plus grands poètes de son temps. La littérature ragusienne atteignit dans ses ouvrages son plus haut degré quant à la qualité et à la quantité.

IV

Malgré l'influence italienne, Gundulić possède une puissante individualité artistique et cela en tout genre de poésie. Le premier de tous, il a traduit Le Tasse et par ses traductions il a enrichi la poésie serbo-croate de nouvelles beautés musicales. Il a écrit beaucoup de poésies pastorales, pleines de grâce, les meilleures d'entre elles sont « Dubravka » et « Ariadna ». En 1622, il a écrit sa merveilleuse élégie religieuse en trois parties, « Larmes de l'Enfant prodigue » qui

(1) Goundoulitch.

peut être considéré comme son ouvrage le plus profond, non seulement sous le rapport de la sincérité du sentiment religieux, mais encore sous le rapport de l'élan et des beautés poétiques.

Cependant le plus important de ses ouvrages est et reste la merveilleuse épopée héroïque « Osman » au sujet de laquelle le célèbre Balcaniste français Lavelaye dit que, sous le rapport artistique, cet ouvrage est plus grand et plus fort que « La Jérusalem délivrée » du Tasse, qui servit de modèle à Gundulić.

Le principal thème d'Osman est un événement contemporain, à savoir, les guerres entre les Turcs et les Polonais en 1621, la mort tragique du sultan Osman, qui fut assassiné par les janissaires révoltés. D'autre part, la conception de cette épopée a pris une telle extension qu'elle symbolise dans ses lignes grandioses la collision entre l'Occident et l'Orient, entre la Chrétienté et l'Islam.

Une autre idée se trouve encore dans « Osman », une idée qui a joué un rôle important dans toute la Slavonie, spécialement dans les littératures tchèque et des Slaves du Sud. Ceci est aussi appelé l'idée slavonique ou plutôt le sentiment d'identité de la race slavonique toute entière.

Une des principales figures, glorifiée par Gundulić dans son épopée, est le galant roi de Pologne, Ladislaus. En outre, il loue et glorifie

tous les rois serbes passés et spécialement l'identité de tous les Yougoslaves. Ce sentiment des Yougoslaves et des Slaves a toujours été très fort dans la Dalmatie et cela non seulement en Dubrovnik mais encore dans les autres centres littéraires qui se sont répandus dans ce pays à l'époque de la Renaissance.

D'un autre côté, quant à la langue et à la forme, nous voyons dans Gundulić une très forte influence de la poésie populaire. Il est toujours aussi léger et aussi simple que la poésie populaire et en même temps le plus subtil de tous les poètes de Dubrovnik. Dans son individualité, la combinaison organique entre la plus belle culture de la Renaissance italienne et l'âme des Slaves du Sud a trouvé sa plus parfaite et sa plus puissante expression.

Dans la littérature de Raguse nous voyons un autre grand talent. C'est *Gjono Palmotić* (1). Il est cependant moins original et moins éclectique que Gundulić ; outre ses épopées, il a écrit beaucoup de drames et de comédies, mais en même temps il est au tournant de la littérature ragusienne, qui lentement commença à déchoir et à substituer la quantité à la qualité.

Cette déchéance de la littérature, nous pouvons la constater après le terrible tremblement de terre qui en 1667 détruisit presque la ville entière et ensevelit sous ses ruines plus de 5.000

(1) Palmotitch.

personnes. Après ce malheur, Dubrovnik ne put plus recouvrer son ancienne prospérité et son ancienne gloire. Quant à son activité littéraire, il y eut encore beaucoup de poètes et d'écrivains à Dubrovnik dans le XVIIe et même dans le XVIIIe siècle. Cependant leur niveau était bien inférieur à celui des poètes précédents.

Après la perte de leur indépendance politique (sous Napoléon) l'activité littéraire à Dubrovnik cessa complètement.

V

La littérature serbo-croate fit son apparition à l'époque de la Renaissance. Elle apparut aussi dans beaucoup d'autres parties de la Dalmatie.

Ainsi le savant érudit *Marko Marulić*(1)(1450-1524) de Split (Spalato) écrivit avec talent il y a plus de quatre cents ans la première épopée allégorique serbo-croate, et quelques îles de la Dalmatie, Lesina, Korčula (2), eurent leurs poètes et leurs écrivains. De plus, les Serbes Croates de la Dalmatie et de l'Istrie ont donné beaucoup d'humanistes célèbres, des savants et des artistes même à la Renaissance italienne ; les célèbres frères *Vrana* (Laurana), l'un sculpteur, l'autre architecte (l'auteur du beau palais ducal à Urbin)

(1) Maroulitch.
(2) Kortchoula.

Frano Vranski (F. Lavrana) : Femme inconnue
(XVe siècle)
(Marbre : Musée du Louvre)

étaient des Yougoslaves de Dalmatie. Le grand artiste *Andrea Schiavone*, était un Yougoslave, né à Šibenik (1) en Dalmatie et son nom d'origine était *Medulić* (2). Le peintre en miniature bien connu, *Julije Glović* (3) (Clovio) ainsi que probablement *Villorio Carpaccio* étaient également des Slaves du Sud.

Cependant, par une fatalité historique, ce brillant début de la civilisation à Raguse et dans d'autres villes dalmates fut condamné à avoir seulement une importance locale et, après la décadence de Raguse, devint ensuite oublié. Mais même pendant la décadence nous voyons apparaître en Dalmatie une figure vraiment intéressante et originale, Andriya *Kačić Miošić* (4) (1690-1760) à la fois moine et poète.

La poésie à Raguse fut plus ou moins littéraire et artificielle malgré tous les talents. En d'autres termes, elle fut accessible seulement à une certaine classe d'amateurs et de lecteurs, Kačić, cependant, essaya avec succès d'écrire exclusivement pour le peuple et dans le style de la poésie épique populaire.

Dans ce but il composa son fameux « Razgovar ugodni » où il écrit dans une série de poèmes épiques l'histoire entière des Slaves du Sud, tout à fait à la manière naïve et mi-mythologique

(1) Chibenik.
(2) Medoulitch.
(3) Glovitch.
(4) Katchitch-Miochitch.

des chants populaires. De plus, beaucoup de poèmes de Kačić ne sont que des paraphrases des chansons populaires.

A la manière des chansons populaires, il décrit d'une manière très poétique les luttes entre les Serbes et les Turcs, fait l'éloge des Serbes et des Croates, rois et héros, et montre l'identité de tous les Slaves du Sud. Son livre était destiné aux masses, et en vérité, aucun autre livre n'a joui d'une pareille popularité, et n'a eu de si nombreuses éditions.

Pendant que les Slaves des Balkans étaient oppressés et systématiquement persécutés par les Turcs, Raguse elle-même indépendante — autrefois si florissante et si riche — ne pouvait se remettre de son fatal tremblement de terre et végétait avec le souvenir de sa gloire passée jusqu'à ce que Napoléon lui donna le coup mortel.

La littérature de Raguse presque oubliée commença à revivre et à ressusciter dans la première moitié du XIXe siècle, grâce aux guides de la régénération politique et éclairée des Slaves du Sud, qui prirent la langue vivante de Raguse et la poésie des Slaves du Sud comme base de la langue littéraire commune pour toute la nation des Slaves du Sud.

Mais avant d'arriver à ce moment plein d'importance, il nous faut mentionner brièvement le développement littéraire dans quelques autres

centres locaux, chez les Croates, les Slovènes et les Serbes orthodoxes, autant que cela est nécessaire, pour comprendre la synthèse et la fusion de la civilisation contemporaine.

La littérature dalmate reçut sa principale impulsion de la Renaissance. La littérature chez les Slovènes et les Croates de la Réforme. Le protestantisme de Luther trouva très vite un grand nombre d'adhérents parmi les nobles et les paysans des Slaves du Sud et ce fut particulièrement à l'ouest parmi les Slovènes que *Primož Trubar* (1) 1508-1586) développa une activité pleine d'énergie.

Il traduisit en langue slovène « le Nouveau Testament » et écrivit plusieurs autres livres dans le but de propager la religion.

Comme il fut expulsé de son pays, il alla se fixer à Tubinge et à Urach en Allemagne et rassembla autour de lui un certain nombre de Slaves du Sud, de la Carniole, de l'Istrie, de la Dalmatie, de la Croatie, etc... Soutenus par le noble Slovène *Janez Ungnad* (2) († 1564), ils imprimèrent des livres pour propager la religion dans les pays slaves du Sud.

Cependant, la réaction catholique arrêta très rapidement le développement de cette littérature. Les prêtres catholiques pendant la période de réaction brûlèrent presque tous les livres pro-

(1) Primoje Troubar.
(2) Yanetz Ougnad.

testants. D'autre part, ils essayèrent de continuer l'activité littéraire dans les dialectes du pays pour détruire toutes les traces du protestantisme. Cependant, la période de réaction catholique ne produisit pas un seul écrivain éminent, excepté les grands patriotes slaves du Sud et les ennemis de l'Autriche, les comtes nobles croates *Petar Zrinski* et *Frano K. Frankopan*, qui furent exécutés (30 avril 1671) à Vienne pour complot contre l'Autriche.

Deux d'entre eux écrivirent des poésies dans leur dialecte local de Croatie. On pourrait encore mentionner *Pavle Vitezović* (1) (1662-1713) qui avait un talent encyclopédique et a écrit plusieurs livres pour le peuple.

Mais cette littérature croate, locale n'eut pas d'avenir. Elle végéta jusqu'à la troisième année du XIXe siècle, c'est-à-dire jusqu'à la fusion des dialectes yougoslaves avec la langue littéraire serbo-croate, basée sur la poésie populaire serbe et sur la vieille et belle littérature de Dubrovnik.

Pour comprendre mieux la genèse de cette langue et de cette littérature communes, nous devons d'abord donner une brève esquisse du développement original de la littérature chez les orthodoxes serbes, de la Serbie, de la Hongrie du Sud et de la province Slavone et men-

(1) Vitezovitch.

tionner aussi l'importance de leur poésie populaire dans ce développement.

Dans ce but nous essaierons de faire, en passant, une courte comparaison de la littérature serbe avec les autres littératures de l'Europe.

VI

Le principal caractère des littératures européennes est que presque toutes ont une vieille tradition, une continuité organique et un lien organique avec le développement historique de la nation. En outre, nous voyons que la puissance créatrice des individualités prises séparément est plus forte que la puissance créatrice des individualités collectives ; en d'autres termes, l'art et la poésie populaires devinrent en Europe systématiquement de plus en plus faibles pendant que le nombre des individualités poétiques et artistiques devint de plus en plus fort. La puissance collective créatrice devint, pour ainsi dire, absorbée et cristallisée par les individualités singulières, créatrices : c'est la raison pour laquelle la création littéraire, spécialement la poésie, est là beaucoup plus forte et beaucoup meilleure que la poésie populaire, par exemple.

Parmi les Slaves du Sud, du moins parmi les Serbes orthodoxes, nous voyons tout à fait le

contraire, et c'est pourquoi le cas est extrêmement intéressant.

Tout d'abord, la littérature comme telle, n'avait là aucun développement organique et ne pouvait en avoir, car les Serbes orthodoxes firent usage pour leur littérature, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, de la langue morte de la liturgie slavonique, c'est-à-dire presque de la même langue que les Bulgares et les Russes avant Pierre le Grand. C'est la raison pour laquelle quelques vieux écrivains serbes orthodoxes n'appartiennent pas seulement à la littérature serbe mais aussi aux littératures bulgare et russe. Ainsi, par exemple, l'abbé du célèbre *monastère Dečani*, et biographe du roi Stefan Dečanski (1), *Grigorije Camblak* (1419), appartient aux trois littératures mentionnées.

D'autre part, la littérature, par cette raison même, était séparée de la langue parlée et de la vie ordinaire jusqu'à l'époque où *Dositije Obradović* (2) (1739-1811), serbe, *auto-didacte* et l'un de nos plus grands éclectiques, introduisit pour la première fois la langue parlée dans la littérature.

Dositije Obradovič est une des plus intéressantes et des plus typiques figures de la civilisation moderne des Slaves du Sud.

Etant sans éducation systématique, il apprit plus de la vie que des livres.

(1) Detchanski.
(2) Dossityé-Obradovitch.

Dès sa jeunesse il alla dans un monastère où il se fit moine ; mais bientôt il en sortit secrètement et eut une vie pleine d'aventures, d'exploits et d'un continuel enseignement. Il voyagea à travers tous les pays slaves du Sud, à travers la Grèce, la Turquie, l'Anatolie, l'Autriche, l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, apprit toutes les principales langues de l'Europe, étudia leurs littératures et s'appropria toutes les idées du progrès moderne.

A Leipzig il fit imprimer en 1783 « sa vie et ses aventures » et en 1784 ses « avis d'un esprit clair ».

Ce sont les deux premiers ouvrages serbes écrits en langue parlée et c'est avec eux que commence la littérature serbe moderne.

C'est par là seulement qu'il fit un des pas les plus importants vers la fusion des littératures serbe, dalmate et croate. En outre, il fut l'un des premiers pionniers de l'idée slave du Sud, car il montra dans plusieurs essais que les Slaves du Sud sont une seule et même nation, parlant une seule et même langue. Ordinairement un Serbe et un Bulgare ont besoin d'au moins trois mois pour comprendre les Russes et s'en faire comprendre.

D'autre part, le Serbe le plus ordinaire du Banat ou de la Batchka est chez lui en Serbie, en Bosnie et en Herzégovine, en Dalmatie, en Croatie, en Slavonie et Srem, car il est là dans

sa propre nation avec sa langue, tout à fait indépendant, sans se préoccuper s'ils sont catholiques ou orthodoxes.

Par exemple, en 1788, il écrivit dans un de ses livres : « En Serbie, en Bosnie, en Slavonie, en Dalmatie et Herzégovine, dans toutes ces contrées le caractère du peuple est le même que dans une même famille.

En outre de la langue populaire il introduisit dans la littérature serbe les idées de progrès et de lumière de son époque et prépara définitivement la voie pour européaniser la littérature serbe. Mais revenons à notre sujet principal.

VII

Nous avons déjà mentionné la raison pour laquelle la littérature des Serbes orthodoxes n'avait pas de développement organique. Maintenant mentionnons son second caractère typique. Il consiste dans ce fait que la puissance créatrice de la collectivité c'est-à-dire de toute la nation ou plutôt de tous les paysans est plus forte et plus profonde que celle des individualités prises séparément. C'est ce que nous voyons au premier éclat de la poésie populaire serbe qui a été traduite en partie dans toutes les principales langues européennes et a fait au commencement du siècle dernier une grande im-

pression sur beaucoup de grands hommes de l'Europe, entre autres, particulièrement un Gœthe, Humbolt, les frères Grimm et Prosper Mérimée.

La richesse et la beauté des chansons populaires serbes sont de nature à étonner l'Europe. Ce sont elles que désignaient les frères Grimm lorsqu'ils disaient qu'elles étaient aussi belles qu'Homère.

Gœthe, leur admirateur enthousiaste, en a parlé dans ses écrits dans plusieurs circonstances et a même traduit l'une d'elles « Hasanaginica » (1). Walter Scott en a commencé une traduction en anglais. Les traductions anglaises et les paraphrases de quelques poèmes populaires serbes ont été faits par Sir John Bowring et plus tard par Owen Meredith, comte de Lytton.

En d'autres termes, la nation serbe subjuguée n'a pas eu jusqu'au XIXe siècle de grands poètes dans le sens habituel de ce mot, mais la nation tout entière a été un grand et sublime poète. Le peuple opprimé a changé ses larmes, son sang et ses malédictions en chants magnifiques qui ont été et sont encore chantés de nos jours par des ménestrels errants et aveugles dans tous les pays où la langue serbo-croate est parlée.

C'est à peine s'il existe une nation où les chants populaires auraient une importance politique,

(1) Hassanaghinitza.

morale, psychologique et sociale si grande que celle qu'a eue la poésie populaire épique chez les Serbes. Il y a cinq cents ans, sous le joug cruel des Turcs, les chansons populaires ont été le seul concert moral et les seuls guides d'un peuple malheureux. La nation tout entière a souffert et pleuré, mais dans ses souffrances et dans ses larmes, elle a chanté ses chansons admirables sur ses vieux héros morts, sur les fils du roi invincible, Marko, sur le tzar Lazare, et tous les héros qui sont tombés avec lui sur le champ de bataille de Kossovo pour l'amour de la croix et de la liberté dans la bataille contre le sultan Murat en 1389.

Après cela la Serbie passa sous le joug des Turcs. Tous les vieux héros serbes, leurs vies, leurs morts, et les batailles et les exploits, tout cela a revécu et a été ressuscité dans les beaux chants populaires épiques. En d'autres termes, l'histoire entière de la Serbie a été rendue en poésie, transformée et appropriée par le génie poétique de tout le peuple. Même de nos jours nous voyons que le paysan serbe le plus illettré connaît par cœur toute l'histoire de son pays car il connaît par cœur tous les chants populaires importants.

Pour faire mieux comprendre l'importance psychologique dans le développement du peuple serbe, on pourrait montrer que la mentalité politique du paysan serbe a été formée et basée,

plus sur la poésie que sur les luttes politiques et sociales. La révolution des paysans en 1804, sous la direction de Karagjorgje (1), contre les Turcs et la libération du pays qui s'en suivit, furent dues à la grande extension de la poésie populaire serbe. Le fait le plus étrange est que les sources créatrices de cette poésie sont encore maintenant très fortes parmi eux. Il existe, par exemple, un nombre considérable de poèmes populaires épiques sur la guerre des Balkans de 1912-1913, ainsi que sur les événements en Serbie pendant la guerre mondiale, même la catastrophe serbe a été rendue en poésie par les soldats, peut-être après les batailles les plus cruelles et les plus sanglantes.

La grande poésie populaire se développa cependant parmi les Serbes, tout à fait à part de la littérature et même comme une antithèse à cette littérature jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, c'est-à-dire jusqu'à la réforme de D. Obradović. Cette réforme a été complété au commencement du XIXe siècle par une des personnalités les plus importantes dans la littérature slave du Sud, par le célèbre collectionneur de poésie populaire, *Vuk Stéfanović-Karagjić* (2) (1784-1864).

Comme Obradović, il s'est instruit lui-même, sans éducation systématique, mais avec une grande énergie et un grand désir d'apprendre.

(1) Karagyorgyé.
(2) Vuk Stefanovitch-Karadjitch.

En 1813, il vint à Vienne où il fit la connaissance du savant slovène *Jernej Kopitar* (1), qui lui donna l'idée de collectionner et de publier les chants populaires serbes et d'introduire la langue dans la littérature. Dès 1814 il publia à Vienne le premier livre de poésie populaire serbe ainsi qu'une grammaire de la langue parlée serbe. Après cela, il publia une longue série de livres de poésie populaire (de1832-1833 et de1841-1866), contes populaires, proverbes, etc. Il traduisit aussi en langue parlée le Nouveau-Testament, composa le meilleur dictionnaire serbe, écrivit un certain nombre d'articles politiques et critiques et en outre de cela, il entreprit une réforme complète de l'orthographe à laquelle il donna pour base le système phonétique.

Durant toute sa vie il a lutté pour ses réformes, et c'est seulement en 1863 qu'elles furent reconnues et acceptées par le Gouvernement serbe officiellement. Cependant elles ont produit longtemps auparavant les fruits les plus importants car elles ont ravivé complètement la littérature serbe en la rapprochant des sources pleines de fraîcheur de la poésie et de l'esprit populaires ; deuxièmement, la langue introduite par lui dans la littérature a été acceptée en même temps que la langue littéraire par les Croates et en partie par les Slovènes. Tout ceci

(1) Yerney Kopitar.

КЊИЖНИЦА
Др ГРГУРА ЈАКШИЋА

est arrivé, grâce au *mouvement illyrien* sur l'initiative de *Ljudevit Gaj* (1) (1809-1872).

VIII

La conscience nationale chez les Croates et les Slovènes reçut déjà sa première impulsion par les tendances germanisantes de Joseph, empereur d'Autriche, et encore plus par la formation du Royaume de l'Illyrie sous Napoléon (1809). Alors il arriva pour la première fois que la plus grande partie des Slovènes, et une bonne portion des Serbo-Croates (toute la Dalmatie et une partie de la Croatie), furent réunis comme en une seule nation dans un seul Royaume. C'est ainsi que l'idée des Slaves du Sud reçut une magnifique impulsion.

Le poète slovène *Valentin Vodnik* (1758-1819) salua avec des paroles enthousiastes la résurrection de l'Illyrie et son grand créateur Napoléon. Là furent établies les éditions périodiques et les écoles en langue illyrienne. Mais ceci cessa en 1814 quand toute l'Illyrie retourna de nouveau à l'Autriche. La loi autrichienne s'efforça de détruire toutes les racines de la conscience nationale, mais c'était trop tard. La conscience ne pouvait pas être éteinte et ils attendirent un moment favorable pour la faire éclater dans toute son énergie.

(1) Lioudevite Gaï.

Ceci se passa dans la trentième année du siècle dernier et fut dû à l'initiative de Ljudevit Gaj.

Etant encore étudiant à Budapest, Gaj fit la connaissance d'un poète slovaque-panslaviste, Jan Kollar. Ce fut sous l'influence de ce dernier que Gaj essaya et réussit dans ses vastes réformes. Tout d'abord il accepta pour l'orthographe croate la même base que *Vuk* pour l'orthographe serbe. A partir de 1836 il introduisit par son journal la langue de la poésie populaire serbe comme langue littéraire commune pour tous les Slaves du Sud, c'est-à-dire il substitua au dialecte local croate la même langue que Vuk Karadjić avait substituée chez les Serbes à la vieille langue littéraire slavonique. Ainsi pour la première fois tous les Serbes et tous les Croates reçurent une langue littéraire commune et cela ne signifie rien moins que le commencement de la fusion et de la synthèse littéraires entre eux.

C'est seulement maintenant que la vieille littérature locale en Dalmatie commence à revivre comme littérature commune de tous les Slaves du Sud, la vraie raison c'est qu'elle était écrite presque dans la même langue populaire que les chansons populaires chez les Serbes.

En partie à cause de l'Illyrie de Napoléon, en partie pour des raisons politiques, on choisit pour tous les Slaves du Sud le nom « Illyrs » et la langue fut appelée « Illyrienne ».

Ce mouvement illyrien eut un tel écho parmi les populations slaves du Sud que le gouvernement autrichien résolut de le paralyser à tout prix. Mais c'était trop tard. En 1843, le nom « Illyrien » fut extrêmement défendu par le Gouvernement et la seule chose que le Gouvernement put faire fut d'abolir le nom. L'esprit du mouvement resta aussi fort qu'auparavant, et, comme nous le verrons, il se manifeste dans la collaboration commune des Serbes et des Croates, mais il eut aussi des conséquences politiques très importantes car cette fusion littéraire fut le pas le plus important dans la voie de l'union future complète, politique de toute la race slave du Sud.

IX

La seule chose dans laquelle le gouvernement autrichien ait réussi, c'est à séparer pour quelque temps une partie des Slovènes de la fusion complète. Néanmoins, les Slovènes ont donné à l'Illyrisme un des plus grands poètes lyriques. C'était *Slanko Vraz* (1810-1851) de Styrie. De plus, les Slovènes ont accepté la réforme de l'orthographe de *Gaj* (resp. Vuk) et modifié leur dialecte littéraire de manière que la fusion complète entre leur dialecte et la langue littéraire croate n'est plus qu'une question de temps.

Si la fusion ne s'est pas déjà opérée pendant les trentième et quarantième années du siècle dernier cela fut dû en partie au fait que les Slovènes eurent à cette époque un des plus grands lyriques de la Slovénie, *Fran Prešeren* (1) (1800-1849) qui écrivit dans le dialecte slovène, de charmants poèmes et, influença dans une certaine étendue même la poésie allemande. Le poète allemand, Anastasius Grünn, fut l'élève de Prešeren, auquel il dédia un de ses meilleurs poèmes : « Sur mon professeur ».

Il est considéré maintenant comme l'un des meilleurs poètes slaves du Sud. Sa principale force est dans l'élégie et dans les sonnets d'amour qui sont réellement remarquables et subtils sous tous les rapports. Il n'est pas cependant si tragique et sentimental ; dans ses élégies il atteint quelquefois une telle force et une telle profondeur de sentiment qu'on pourrait le comparer aux meilleurs poètes de l'Europe.

Sa principale disposition d'esprit est celle d'une âme de paysan sincère qui est fatiguée et désillusionnée par la vie et la civilisation. Son élégie sur la jeunesse est l'un des plus beaux morceaux de poésie des Slaves du Sud. Egalement beaux sont ses sonnets où l'amour désillusionné pour sa « Laure » se mêle à l'amour pour sa nation et pour son beau pays « où vécurent

(1) Préchéren.

nos glorieux ancêtres et qui n'a maintenant pour ses enfants rien que des tombeaux ».

Son patriotisme atteint une beauté tragique dans son épopée « Croix sur la Savica » (1), le motif est tiré des luttes entre les Slovènes païens et les Allemands qui vinrent christianiser les Slovènes pour les asservir. L'épopée finit dans une résignation sans espérance, et cette résignation a été le caractère de toute sa vie.

X

Depuis la seconde moitié du siècle dernier, la littérature des Slaves du Sud s'est efforcée et a réussi à atteindre le niveau et la direction des autres langues européennes. Cependant tous les meilleurs représentants de la littérature ont fait tous leurs efforts pour lui donner une nouvelle valeur esthétique et littéraire et cela en combinant le sens de la littérature européenne avec l'âme de notre peuple et l'esprit de la poésie populaire. C'est de cette manière que les grands génies russes, Puškin (2) et Gogolj (3) ont donné une base nouvelle et originale à toute la littérature russe en opérant une synthèse entre le style et l'esprit européen et le style et l'esprit russe.

(1) Savitza.
(2) Pouchkine.
(3) Gogollié.

Une telle synthèse ne s'est pas répandue si loin dans la littérature slave du Sud, malgré tous les efforts conscients et inconscients pour y atteindre.

La principale raison est que la combinaison entre les deux éléments n'a pas été assez organique, particulièrement dans notre prose abondante en enseignement populaire, en ethnographie et en style d'une couleur locale. Chaque pays slave du Sud a son caractère spécial et des écrivains quelquefois pleins de talent représentent leur vie dans une forme originale et vraiment intéressante, mais sans cette conception profonde qui est particulière aux grands écrivains russes. La Dalmatie, l'Herzégovine, la Serbie du Sud, et aussi la Bosnie, le pays des Banats, la Slavonie et plusieurs contrées de la Croatie ont aussi leurs auteurs de description locale.

Ce réalisme d'instruction populaire, quelquefois très fin, et ce modernisme donnent à la prose yougoslave une fraîcheur toute particulière ; d'autre part, elle la rend moins accessible et moins compréhensible à un lecteur étranger ; et c'est là une des causes pour laquelle la prose des Slaves du Sud est si peu connue à l'étranger.

Il existe cependant une exception en faveur des prosateurs slovènes et le meilleur moderniste contemporain des Slaves du Sud, *Ivan*

Cankar (1875-1918) a eu ses ouvrages traduits en allemand, en russe, en bohême et même en finlandais.

XI

Plus heureuse sous ce rapport fut la poésie slave du Sud. Nos poètes nos plus originaux sont ceux qui ont le mieux réussi à combiner la poésie littéraire européenne avec l'esprit de notre poésie populaire. Parmi nos vieux poètes, le poète déjà cité *Ivan Mažuranić* (1) a donné un ouvrage parfait de ce genre dans sa fameuse épopée « La mort de Smail Aga Cengić » (2), qui est déjà traduite en anglais. Mais le plus original et le plus yougoslave a été le grand poète *Petar II Njegus* (3), prince-évêque du Monténégro, qui a grandi sous l'influence de la poésie populaire. Son poème dramatique, ouvrage plein de fraîcheur, «Gorski Vijenac»(4)(La couronne des montagnes), a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Dernièrement il a paru en français avec une magnifique préface de Paul Adam, et, autant que je le sache, il est traduit en anglais.

L'ampleur et l'originalité de son talent est aussi démontrée par son second grand ouvrage ;

(1) Majouranitch.
(2) Smaïl-Aga Tchenguitch.
(3) Petar Niégouche.
(4) Gorsrki Vienatz.

par son épopée religieuse et comique « Le rayon de Microcosme » qui pourrait être comparé par sa profondeur et sa beauté poétique aux plus parfaits modèles européens de ce genre.

Cet effort pour combiner d'une manière organique la subtilité de la poésie littéraire européenne avec l'esprit de la poésie populaire, avec l'âme et l'esprit du peuple, nous le trouvons particulièrement chez les poètes de la Serbie. Quelques-uns d'entre eux, par exemple, le puissant poète lyrique *Gjura Jakšić* (1) (1878) et spécialement *Jovo Ilić* (2) — le père de trois poètes pleins de talent — sont entrés en grande partie dans cette dilection.

Quant aux poètes de la Dalmatie, de la Croatie, de l'Istrie et des pays slovènes, ils ont été en général, dès le commencement, plus éclectiques et de très bons élèves de la poésie italienne, allemande et française. Cet éclectisme les a mis à même de transplanter dans la littérature slave du Sud toutes les formes européennes de la poésie avec une extrême variété de rythme, de musique et d'ornement de la langue.

La Croatie et la Dalmatie ont donné le jour à quelques poètes doués d'une singulière puissance philosophique et verbale, accouplée, comme chez le *Comte Ivo Voinovitch* (né en 1857), — le plus grand auteur dramatique Yougo-

(1) George Yakchitch.
(2) Yovo Illitch.

slave — à une vision des choses réaliste et symboliste à la fois et à un don profond d'observation (1).

Les poètes lyriques *Silvije Kranjcević* (né en 1860), *Ante Tresić-Pavičić* (né en 1867) et *Vladimir Nazor* (né en 1876), traduisent (2) toute la gamme du subjectivisme le plus douloureux avec des accents plus mâles que ceux de leurs confrères d'Occident et avec une note romantique qui se ressent de la douloureuse époque de contrainte morale que le monde yougoslave a traversée dans les dernières décades du régime autrichien.

XII

Je veux mentionner encore quelques traits plus caractéristiques des principaux représentants de la poésie et de la littérature moderne chez les Slaves du Sud.

La poésie serbe moderne est, en général, tragique, abondante en un pessimisme fort et mâle avec un maximum d'expression. Sa beauté tient surtout de la sculpture, pendant que la beauté de la poésie moderne en Croatie, et spécialement en Dalmatie, est surtout musicale, décorative,

(1) *Psyché — Equinoxe — Le rêve de Goundoulitch — Trilogie ragusaine* (son chef-d'œuvre) — *La Mère des Yougovitch — La dame au tournesol — Impératrix.*

(2) Kranjcević est mort en 1909.

extrêmement riche en rythme et en couleur.

Il existe cependant un trait commun chez tous les modernistes des Slaves du Sud : ils s'efforcent d'absorber et d'assimiler toutes les valeurs esthétiques et spirituelles des grandes littératures européennes et ils y réussissent. Notre poésie moderne abonde non seulement en talents puissants mais aussi en talents pleins de culture et de finesse qui sont originaux même dans leur éclectisme.

Il suffit de mentionner sous ce rapport, *Yovan Dučić* (1) (né en 1874) qui est le plus fertile, le plus élégant, le plus délicat et qui parmi les poètes serbo-croates modernes pourrait être la gloire de n'importe quelle littérature européenne moderne.

Quant au modernisme slovène, il a donné quelques poètes très capables et très originaux et au-dessus de tout *Oton Župančič* (2) et les jeunes gens décédés, *Dragotin Kette* (1876-1899) et *Murn-Aleskandrov*.

Leur poésie est surtout idyllique et sentimentale, mais ils ont réussi, spécialement Župančič et Murn-Alexandrov, en combinant la finesse exquise moderne avec les chants populaires, primitifs et pleins de fraîcheur. Par suite de cela, parmi les Slaves du Sud ils sont les seuls modernistes qui pourraient être lus et compris

(1) Yovan Doutchitch.
(2) Joupantchitch.

par les intellectuels aussi bien que par les paysans, car leur poésie, malgré sa grande finesse, a la simplicité et le parfum de la mélodie d'une jeune paysanne chantant le matin avec les alouettes dans les champs de froment doré.

En d'autres termes : les poètes slovènes ont réussi dans une certaine étendue à combiner d'une manière originale les valeurs esthétiques européennes avec l'âme et l'esprit de leur peuple. Dans une direction analogue s'avancent les poètes croates actuels, surtout le poète de l'Istrie, *Vladimir Nazor*, dans la poésie, et *Josip Kosor* dans le drame.

Je regrette que les cadres de ce livre ne me permettent pas de faire une étude approfondie englobant tous les poètes et écrivains qui ont honoré la littérature yougoslave, ceux-ci étant très nombreux. J'ai tâché seulement à donner un aperçu général sur le développement et le caractère de la littérature yougoslave.

***

Et maintenant, je termine mon sujet un peu trop long avec le même *motif* avec lequel je l'ai commencé.

Nous tous, Slaves du Sud, Serbo-Croates et Slovènes nous combattons pour l'union politique, non seulement pour l'amour de la liberté politique, mais encore pour l'amour de la civili-

sation, car c'est seulement par notre complète union politique que nous atteindrons l'union civilisatrice dans laquelle l'énergie créatrice de toute notre nation pourra développer sa puissance dans des conditions normales et consacrer à l'humanité les forces de son esprit d'une manière désintéressée et altruiste, ses forces physiques et morales.

Nous avons besoin de cette union au nom de l'humanité et malgré les intrigues politiques nous voulons et nous devons l'atteindre.

Notre corps est écrasé actuellement sous le talon des Allemands, des Autrichiens et des Bulgares. Oui, ils peuvent écraser notre corps, mais notre âme est hors de leurs atteintes.

La libération de l'Europe du joug des Allemands sera aussi notre libération.

La résurrection de l'Europe après cette guerre doit être aussi notre résurrection.

Londres, mars 1918.

APPENDICE

A TOUS LES PEUPLES AMIS

O vous tous, amis de la justice, qui, de vos vœux, avez hâté l'avènement d'une paix juste, réparatrice et féconde, après quatre ans de sang et de martyres inénarrables ; vous tous, qui que vous soyez, hommes de bonne volonté, qui avez compati aux souffrances du peuple yougoslave et qui, depuis sept ans, assistez à son travail de reconstruction d'un foyer national digne de la confiance du monde civilisé, prêtez l'oreille aux supplications et aux protestations des représentants de la pensée et de la civilisation yougoslaves se trouvant à Paris et réunis en congrès.

Ces représentants vous convient à une œuvre de réparation et de justice, avant que le grand soir descende sur une nation courageuse, mais pacifique, créatrice de travail et d'énergie, et qui se refuse à mourir.

Ce qui se passe, à l'heure même qui devrait apporter au monde le repos et la revanche de toutes les injustices et des larmes répandues dans cette guerre atroce, dépasse notre entendement.

Le Gouvernement d'une grande nation, naguère elle-même victime de l'oppression d'un pouvoir qui fut la négation de Dieu, d'une nation qui jadis a offert au monde un exemple sublime de ce que peut la liberté et la soif de la justice, reprenant, pour son compte, tous les odieux procédés et la casuistique d'un Empire qui s'est effondré sous le poids de ses

crimes, prépare dans l'mbre l'extinction lente et sûre d'une partie élue de notre nation.

Par ses revendications portées sur d'autres points de notre territoire national, — revendications tout autant injustifiées et condamnées par Cavour, par Mazzini et par toute l'élite de la grande Italie d'antan, — le gouvernement italien a su détourner très adroitement l'attention des Alliés et Associés d'un des points cardinaux du futur statut politique de l'Europe. A seule fin d'assouvir les visées impérialistes de la nouvelle Italie, une grande partie de notre territoire, depuis treize siècles yougoslave, la péninsule istrienne tout entière et la Slovénie occidentale devraient être livrées secrètement, d'après la recette des Congrès de Vienne, de Laybach et d'Aix-la-Chapelle, à un nouveau maître.

Ainsi, il se trouve que les tractations publiques au sujet de Fiume et de la Dalmatie, ne sont qu'un leurre, une diversion savante pour se faire tacitement attribuer une vaste région habitée par cinq cent mille Slovènes et Croates. Intelligents, évolués, passionnément patriotiques, ces Slovènes seraient secrètement livrés à l'Italie, alors qu'ils sont bien décidés de s'opposer à toute nouvelle domination étrangère. L'ancienne domination, si abhorrée fût-elle, leur assurait, au moins, la servitude collective en union intime avec leurs frères. Les Slovènes et les Croates s'en sont pourtant délivrés ! Et, ce n'est point pour courber la tête sous une nouvelle domination étrangère, qui, au surplus, les séparerait à tout jamais d'avec leurs frères libérés, ce n'est pas pour arriver à cet affreux résultat, qu'ils ont secoué le joug autrichien et qu'ils ont vu dans le feu des

batailles et dans les angoisses de la prison et de l'exil poindre le grand jour de leur réunion avec la patrie yougoslave.

Le gouvernement italien sait que Fiume et la Dalmatie, domaine treize fois séculaire de notre race, n'appartiennent pas à l'Italie. Mais, à la faveur d'un traité immoral et périmé par les circonstances historiques, il a concentré tous ses efforts apparents sur ces deux régions yougoslaves, pour dissimuler le larcin politique qu'il est en train d'accomplir au grand dam de notre nation en Istrie et en Slovénie occidentale.

C'est cet escamotage qu'il importe de dénoncer à la face du monde civilisé.

Sans consulter la volonté des populations intéressées, sans se préoccuper, le moins du monde, des règles posées par le Président de la grande République Américaine, comme la charte d'un monde nouveau, on va nous imposer un arrangement aux termes duquel on attribue à l'Italie, en dehors de toute publicité et sans vergogne, un vaste territoire, dont l'ablation du corps vivant de notre nation frappe d'ores et déjà de stérilité les efforts de notre jeune Etat serbo-croato-slovène, tendant à constituer aux portes de l'Orient un boulevard contre de nouvelles tentatives d'hégémonie militaire.

Au surplus, la suppression d'un territoire slave situé en fonction de tampon entre l'Allemagne et l'Italie, rend dès à présent plus aisés des accords entre ces deux Etats. Ces accords vont lourdement peser sur la politique d'émancipation européenne poursuivie par les armées victorieuses d'Occident.

Quant à nous, nous n'acceptons pas de mourir

ainsi, étranglés dans un coupe-gorge, sans que notre cri retentisse jusqu'aux dernières limites du monde civilisé.

Nous déclarons solennellement qu'une paix juste et durable ne saurait être fondée sur la rapine et la violence.

Quel est l'avenir qui se prépare pour notre peuple et, par là, pour l'Europe ensanglantée, si les injustices se perpétuent, dûment enregistrées et parafées par les grands Alliés et Associés ?

Nous en avons un avant-goût dans le terrorisme que le gouvernement italien, à l'insu, nous voudrions bien le croire, du noble peuple italien, fait peser sur l'Istrie et la Slovénie occidentale.

Nous savons, hélas, dès à présent ce qui nous attend de la part de ceux qui, camouflés en libérateurs, envahissent nos pays.

Les déportations et les emprisonnements de nos instituteurs, de nos prêtres et de nos travailleurs, l'interdiction du langage maternel, la fermeture de nos écoles, la suppression de notre vie économique, la punition de nos évêques et de nos députés coupables seulement d'avoir gardé la foi en les destinées de la nation qui les a portés dans ses entrailles, tous ces actes du terrorisme le plus raffiné, dont nos Délégués ont fourni à la Conférence les preuves documentaires, se dressent sous le porche de notre avenir comme une sombre menace de nouveaux conflits sanglants, de nouvelles luttes pour empêcher l'extermination d'un peuple innocent.

Nous protestons de toutes nos forces contre l'attribution à l'Italie de l'Istrie et de la Slovénie occidentale et nous protestons également contre l'attri-

bution de quelques districts slovènes aux Allemands et aux Magyars, nos ennemis et bourreaux séculaires.

Nous supplions tous les peuples de protester contre des arrangements qui seraient conclus sur la décimation d'une nation.

Nous demandons énergiquement que la lumière se fasse tout entière avant qu'il soit trop tard. Nous croyons fermement à la justice immanente, proclamée à une heure tragique par un grand Français. Nous attendons que les Alliés et Associés restent fidèles aux principes de justice et de liberté, pour la réalisation desquels ils ont répandu le plus pur sang de leurs enfants.

Mais, si les espérances de notre peuple devaient être déçues, et si une décision contraire à la volonté de toute une nation, devait être consignée dans l'instrument de la paix future, nous déclarons à tous les peuples la ferme volonté de notre nation de lutter jusqu'au bout, jusqu'à la reconnaissance intégrale du droit de vivre et de mourir tous esemble groupés autour du foyer ancestral.

Paris, le 16 *juin* 1919.

Pour le Congrès :

Anton Bonaventura JEGLIČ, prince-évêque de Ljubljana.

Frano BULIĆ, membre correspondant de l'Institut de France, directeur du musée archéologique de Split (Spalato).

Comte Ivo VOÏNOVICH, homme de lettres (Raguse-Zagreb).

Dinko TRINAJSTIĆ, député à la Diète d'Istrie, vice-maire de Pazin (Pisino).

Ivan MEŠTROVIĆ, sculpteur (Knin-en-Dalmatie).

Stanoyé STANOYÉVITCH, professeur à l'Université de Belgrade.

Gustave GREGORIN, ancien député au Parlement de Vienne et à la Diète de Gorice.

Iovan RADONITCH, Professeur à l'Université de Belgrade.

Mirko POPOVITCH, directeur du lycée à Skoplié, Chef de l'Office scolaire serbe.

Fra Dragutin ETEROVIĆ, provincial de l'Ordre des Frères mineurs de Dalmatie.

Ivan KNEZ, président de la Chambre de Commerce de Ljubljana.

Karol TRILLER, député, président de l'Association des avocats slovènes à Ljubljana.

Rudolf GOLOUH, président de l'Alliance sociale à Trieste.

Miomir MILÉNOVITCH, directeur de la *Politika* à Belgrade.

Jean de GIULLI, avocat, conseiller municipal de Dubrovnik (Raguse).

Alexandre ARNAOUTOVITCH, professeur au lycée de Belgrade, rédacteur en chef de la *Revue Yougoslave*.

MEMORANDUM DE M. ANTON KOROŠEG

Président du Conseil national de Zagreb,

CONCERNANT LA FRONTIÈRE ITALO-YOUGOSLAVE

(*Secteur de l'Istrie*).

Le problème de l'Istrie doit être jugé :

1° Au point de vue de la nationalité de la population ;

2° Au point de vue économique ;

3° Au point de vue stratégique italien.

ad 1) La nationalité de la population de la péninsule istrienne et de ses îles est de beaucoup plus uniforme que les chiffres de la statistique officielle (223.318 Yougoslaves, 147.417 Italiens) pourraient le faire croire.

Déjà, au xve siècle, Aeneas Silvius Piccolomini, qui avant de devenir Pape sous le nom de Pie II, était évêque de Trieste, écrivait : « Istri hodie Schlavi sunt quamvis maritimae urbes italico sermone utuntur utriusque linguae peritiam habentes » (Les Istriens sont aujourd'hui des Slaves bien que dans les villes du littoral, où l'on connaît les deux langues, les habitants se servent de la langue italienne). Aujourd'hui, l'Istrie a la même physionomie, bien que les guerres fréquentes, qui jusqu'à 1617

(paix de Madrid) se sont déroulées sur son territoire, eussent presque complètement dévasté la plus grande partie de la péninsule. En outre, la peste qui, entre 1200 et 1630, a fréquemment sévi, surtout sur la côte occidentale de l'Istrie, a pour ainsi dire exterminé la population de cette région. En 1630, par exemple, n'ont survécu à la peste que 300 personnes à Pola et 100 à Parenzo. Les régions, ravagées par la peste et par les guerre, sont été repeuplées par des agriculteurs et par des bergers slaves que les maîtres de l'Istrie, Venise et les féodaux allemands, appelèrent de la péninsule balkanique. Dans quelques centres seulement, Venise remplaça la population urbaine disparue par des commerçants et fonctionnaires appelés de la péninsule italique. C'est ainsi qu'à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle, l'élément italien de l'Istrie ne comptait presque pas à côté de l'élément slave. Ce n'est qu'au cours du XVIIIe siècle, qu'une nouvelle immigration de commerçants, du Frioul occidental (Italie du Nord), renforça l'élément italien de la péninsule. Depuis cette époque, la langue liturgique slave commence à disparaître des églises de l'Istrie occidentale. L'asservissement économique du paysan slave aux usuriers italiens lui enleva la force de résistance contre les puissants seigneurs des villes. Il s'ensuivit alors un long assoupissement national dans les masses agricoles slaves de cette partie de l'Istrie, assoupissement qui, pour le monde étranger, ne fut interrompu par des signes de réveil que depuis l'introduction du suffrage universel en Autriche (1907). Voilà pourquoi les statistiques officielles, qui n'indiquent dans la partie occidentale de l'Istrie

qu'un pourcentage assez faible de Slaves, ne donnent aucune base solide pour juger du caractère national de cette région.

Il n'y a dans toute l'Istrie que quatre localités *rurales* (Valle, Fasana, Galesana et Sissano) dont la population soit de race et de langue italiennes. Les parties orientale et centrale sont, sauf quelques noyaux insignifiants, *entièrement slaves*. Sur la côte occidentale, les petites villes italiennes, économiquement débiles et négligées, ne forment que des îlots dans la campagne slave, ou pour se servir d'une comparaison heureuse d'un député slave, elles ne sont que des boutons sur un manteau slave. La ville de Pola est la seule agglomération importante de l'Istrie. La statistique autrichienne de 1910 indique, pour cette ville, 29.000 Italiens contre 15.000 Slaves. Cette statistique a été démentie par les élections de 1911 et 1914 dont les résultats laissent conclure à la présence d'un nombre à peu près égal de Slaves et d'Italiens à Pola. Toutefois, nous ne voulons pas insister sur Pola comme un facteur de poids dans la solution du problème national de l'Istrie. Cette ville doit exclusivement son essor à sa qualité de port de guerre de la monarchie austro-hongroise. En 1841, cette ville ne comptait que 1.076 habitants, îlot insignifiant dans la campagne slave qui l'entoure. L'Autriche-Hongrie a élevé le nombre de sa population à environ 30.000 habitants en 1910.Comme centre commercial, Pola n'a aucune valeur, avec la disparition de l'Autriche-Hongrie, l'importance de Pola est très réduite. Si le désarmement général doit suivre la guerre mondiale, Pola redeviendra une petite ville comme ses sœurs sur la côte occidentale d'Is-

trie, dont la population n'a, depuis cent ans, presque pas augmenté.

L'influence des petites cités de l'Istrie occidentale sur la population slave de la campagne était des plus démoralisantes. Pour italianiser cette population, les « signori » ne s'arrêtaient devant aucun moyen, « Osar tutto » (tout oser !) était leur mot d'ordre généralement reconnu et appliqué sans aucun scrupule. Malgré cela, ils n'ont que peu réussi. Là même où la population, pour obtenir des avantages économiques, aux élections vote pour des candidats italiens, toute personne peut, à première vue, se convaincre qu'il ne s'agit pas d'une population italianisée, mais d'une population slave, victime de machinations politiques.

Les premières élections législatives, faites sur la base du suffrage universel (1907) ont, d'ailleurs, dévoilé tout le mensonge des Italiens d'Istrie qui, jusque-là, parlaient de ce pays comme d'une terre italienne. Alors que dans l'Istrie orientale et centrale et dans les îles, les candidats slaves furent élus à l'unanimité ou à peu près, les candidats italiens durent entrer en ballottage avec les candidats slaves, dans les circonscriptions de Parenzo-Rovigno-Montona et Pola. En outre, dans la troisième circonscription italienne (les communes de Capodistria et de Muggia, le district de Pirano et une partie du district de Buje), 1.600 électeurs slaves ont dû décider au deuxième tour l'élection du candidat italien qu'ils préféraient aux autres. Dans la circonscription de Parenzo-Rovigno, Montona, le candidat italien n'a été élu qu'avec une majorité de 620 voix (6.424 contre 5.804) contre le candidat slave.

Il n'existe donc nulle part en Istrie un territoire italien compact. C'est pourquoi toute l'Istrie doit être attribuée à l'Etat yougoslave qui devra garantir aux îlots italiens leur libre développement.

ad 2) Aucun intérêt économique ne lie l'Istrie à l'Italie. L'Istrie est un pays pauvre. Le vin y est le seul produit d'exportation digne de mention. L'Italie n'a pas besoin de vin.

Une grande partie de la population d'Istrie est obligée à chercher du travail hors de la province pour pouvoir se nourrir. Or, l'Italie elle-même ne peut nourrir des millions de ses habitants qui doivent chercher du travail dans d'autres pays.

Les habitants italiens de la côte occidentale istrienne, qui vivent de la pêche, seraient eux-mêmes gravement atteints dans leurs intérêts par l'annexion à l'Italie. Déjà, sous le régime autrichien, ces pêcheurs avaient des conflits continuels avec les *Chiogiotti* (pêcheurs de la région de Chioggia en Italie) qui venaient pêcher dans leurs parages.

ad 3) Quant à l'Istrie, le point de vue stratégique italien n'a pu être soutenu sérieusement que pour Pola. Mais aujourd'hui, l'Autriche-Hongrie, à laquelle Pola comme port de guerre était nécessaire contre l'Italie, n'existe plus, et la Société des Nations, qui sera créée par la prochaine conférence de la paix, ne permettra pas qu'un Etat quelconque se retranche derrière des ports de guerre et des forteresses, menaces perpétuelles de nouvelles guerres.

Paris, novembre 1918.

MEMORANDUM DE GUSTAVE GRÉGORIN

Ancien député à la Diète de Trieste

Concernant le problème de *Trieste*.

Le cri de ralliement « *Trento-Trieste* », grâce à une propagande infatigable, a gagné une telle popularité que beaucoup d'hommes politiques considèrent comme un acte de chauvinisme nationaliste de soulever même légèrement le voile qui recouvre le manque de solidité des revendications de l'Italie au sujet de Trieste.

Qu'on nous permette de le rappeler, c'est justement M. Sonnino, aujourd'hui chef de la politique étrangère italienne, qui, dans sa revue *La Rassegna Settimanale* (numéro du 29 mai 1881, p. 338), s'exprima en ces termes : « Trieste est le port le plus approprié au commerce de toute la région allemande. Sa population est mixte comme toutes celles des frontières. La revendication de Trieste comme un droit serait une exagération du principe des nationalités, sans pour cela représenter aucun intérêt réel pour notre défense. Trente, au contraire, est certainement une terre italienne et représenterait un complément de notre défense... »

Ce qui était vrai en 1881, est encore plus vrai aujourd'hui. La portée des décisions d'importance historique exige qu'on soumette à un examen sérieux les revendications italiennes au sujet de Trieste,

revendications qui ont leur origine surtout dans les considérations de sentimentalité nationale. Cet examen doit, en tout premier lieu, porter sur la question de savoir jusqu'à quel point les revendications italiennes, au sujet de Trieste, coïncident avec les intérêts réels de l'Italie et avec ceux de Trieste elle-même, et, d'autre part, jusqu'à quel point ces revendications sont en opposition avec les intérêts de l'*hinterland* yougoslave.

Les points de vue dont il faut tenir compte sont les suivants :

1° Le point de vue géographique;
2° Le point de vue ethnographique;
3° Le point de vue économique;
4° Le point de vue stratégique.

1) Géographiquement, Trieste est située dans un bassin, au pied du plateau du Carso qui l'entoure de tous les côtés. Ce plateau est un prolongement du système balkanique. Surtout, au nord-ouest, Trieste est, par le plateau du Carso, complètement séparée de la plaine du Frioul, qui n'est qu'un prolongement de la plaine de Vénétie. Par là, il va de soi que Trieste est, géographiquement, séparée complètement de l'Italie et absolument comprise dans l'*hinterland* yougoslave.

2) Au point de vue linguistique et ethnographique, Trieste est une enclave dans le territoire yougoslave (slovène). Depuis treize siècles, les Slovènes habitent, en population autochtone, Trieste et sa banlieue. Encore en 1735, il y avait à Trieste 3.385 Slovènes contre 3.865 Italiens. Si cette proportion s'est déplacée peu à peu, au détriment des Slovènes, il en faut chercher le motif dans le fait que ceux-ci ne

se voyaient pas seulement refuser par l'Etat toute instruction supérieure, mais encore de la part de l'administration municipale, toute instruction primaire. Malgré cela, les Slovènes ont réussi à se maintenir à Trieste comme une minorité importante et décisive dans les luttes politiques. La cause de ce phénomène, c'est le rajeunissement quotidien de la population urbaine s'étiolant peu à peu, par la saine et robuste population qui ne cesse d'affluer à la ville, des environs slovènes et le fait que les Slovènes de Trieste possèdent une puissante organisation nationale, sociale et économique (près de 200 différentes associations), plusieurs banques et plusieurs écoles (dont une commerciale), ces dernières soutenues par leurs propres moyens. Toutes ces institutions forment un obstacle efficace contre la dénationalisation.

C'est ainsi que Trieste, malgré les procédés de recensement qui favorisaient la population italienne prédominante, put, en 1910, indiquer une population de 59.319 Yougoslaves à côté de 118.959 Italiens. Les élections législatives, faites en 1911 sur la base du suffrage universel, ont cependant donné 14.300 voix pour les candidats italiens et 10.700 pour les candidats yougoslaves. Ce résultat électoral laisse conclure à la présence, à Trieste, de 102.619 Italiens et de 76.719 Yougoslaves (38 0/0 contre 43 0/0).

Trieste est donc une ville mixte au point de vue des nationalités. En outre, Trieste est, au point de vue ethnographique, une enclave dans le territoire yougoslave, *sans aucune continuité territoriale avec l'Italie.*

Pour arriver à une jonction artificielle de Trieste

à l'Italie, cette dernière revendique (sans y compter les 223.000 Slovènes et Croates d'Istrie) un *hinterland* peuplé de 155.000 Slovènes du pays de Goritz et 100.000 Slovènes de Carniole, parmi lesquels ne se trouvent disséminés que 14.000 Italiens (ville de Goritz). Trieste compterait donc, avec le territoire qu'on voudrait y ajouter, 331.000 Slovènes à côté de 126.000 Italiens. Ce territoire serait exposé, au nord, à une pression d'un autre million de Slovènes et, au sud (l'Istrie et la Dalmatie), à une pression d'environ 900.000 Croates et Slovènes.

L'importance de ces faits est encore mieux caractérisée par les données suivantes : en 1910, 52.996 sur 178.399 habitants indigènes (citoyens autrichiens) de Trieste étaient originaires des communes yougoslaves et 13.338 seulement, des communes italiennes d'Autriche, en dehors de Trieste. Même dans le cas où l'on voudrait adjoindre à ces derniers les 21.699 Italiens immigrés d'Italie, dont l'immigration a été toujours intensivement favorisée par l'administration municipale, il en résulterait une immigration de 53 Yougoslaves sur 35 Italiens seulement (60 0/0 contre 40 0/0).

Trieste est donc évidemment une expression géographique et ethnographique des environs yougoslaves et tout particulièrement de l'*hinterland* slovène, et non pas inversement.

3) Au point de vue économique, les choses ne se présentent pas plus favorablement pour l'Italie. Trieste est une ville commerciale dont l'existence est étroitement liée, en toute première ligne, à ses environs slaves, et particulièrement à l'*hinterland* slovène. Les relations commerciales avec l'Italie

sont relativement minimes. Les chiffres suivants en fournissent la preuve (1) :

a) L'importation et l'exportation totales de Trieste, par la voie de mer, se montent annuellement à environ 34.000.000 de quintaux. L'Italie participe à ce chiffre avec 4.179.000 quintaux ; les provinces yougoslaves, sur l'Adriatique, avec 4.337.000 q.; l'Angleterre, avec 4.695.000 q.; le Levant, la Grèce et la Mer Noire, avec 6.664.000 q.; l'Extrême-Orient, avec 3.129.000 q. ; les Etats-Unis, avec 2.107.000 q. ; L'Italie occupe, on le voit, une place de moindre importance que les provinces yougoslaves de l'Adriatique, qui occupent la troisième place.

b) L'exportation et l'importation totales de Trieste, par la voie ferrée, se montent annuellement à environ 27.000.000 de quintaux. L'*hinterland* slovène, à lui seul, y participe avec environ 8.000.000 q., les autres provinces yougoslaves, avec environ 1 million de quintaux. L'ensemble des régions yougoslaves participent donc, à elles seules, avec 9.000.000 de quintaux, à l'exportation et à l'importation de Trieste par la voie ferrée, c'est-à-dire avec 1/3, tandis que l'Italie n'y participe qu'avec 860.000 q., donc avec un peu moins de 1/9 de l'exportation et de l'importation yougoslaves. L'importance de cette dernière s'accroît encore, dans une proportion non négligeable, par l'importation, par le roulage, des vivres, du bois et du bétail des contrées yougoslaves voisines ainsi que par l'exportation, par la même voie, des marchandises coloniales. Le reste de l'exportation et de l'importation se répartit, en première ligne, sur

(1) Voir : Mario Alberti : *Trieste e la sua fisionomia economica*, Rome, 1916.

la Bohême, la Moravie, la Galicie, la Hongrie, les provinces allemandes d'Autriche et l'Allemagne elle-même. Conformément à la fonction de Trieste qui la met, en tout premier lieu, au service du commerce yougoslave, plus de 50 0/0 des navires de commerce autrichiens, registrés à Trieste, se trouvent entre les mains yougoslaves (surtout dalmates) ; environ 20 0/0 entre les mains allemandes, et 30 0/0 seulement entre les mains des Italiens d'Autriche.

Enfin il faut mentionner que les Italiens de Trieste ne possèdent que de petits instituts de crédit. Ils n'ont à eux aucune banque de valeur, car la seule banque qui était jadis italienne, la *Banca Commerciale Triestina*, est, depuis plusieurs années déjà, passée entre les mains du *Wiener Bankverein*. Tous les instituts de crédit italiens ne disposent ensemble que d'un capital de 9.000.000 de couronnes à peine. Le plus important (*Banca di credito popolare*) ne dispose que d'un capital d'un million de couronnes. Au contraire, la banque yougoslave, *Jadranska Banka*, possède, à elle seule, un capital de 31.000.000 de couronnes. Il faut y ajouter encore la succursale de l'autre banque yougoslave qui a son siège central à Ljubljana, et toute une série d'autres instituts de crédit yougoslaves ayant leur siège à Trieste. Les Italiens de Trieste sont obligés de se servir, pour leurs affaires de crédit, des banques yougoslaves, de deux banques tchèques et de diverses banques viennoises.

Trieste est donc aussi, au point de vue économique, en toute première ligne, l'expression de l'*hinterland* slovène et des autres régions yougoslaves, sans lesquels elle n'a aucun droit à l'existence. En admettant

même que Trieste ait un caractère commercial international, il est manifeste que l'Italie est la nation qui y participe le moins.

4) Quelle serait la situation stratégique d'une Italie considérée comme leur ennemie par les Yougoslaves auxquels elle aurait ravi quelques contrées, en regard de la situation stratégique qui résulterait de la fixation d'une frontière qui tiendrait compte des vraies limites naturelles, géographiques et économiques ?

La frontière naturelle coïncide, dans la province de Goritz, avec la frontière ethnographique. Elle a une extension d'environ 110 kilomètres. La frontière, qui devrait être créée artificiellement par l'annexion de l'*hinterland* slovène de Trieste, et qui devrait s'étendre jusqu'au voisinage de Fiume, aurait une extension plus que double. A la place d'une ligne droite et bien défendable, on obteindrait ainsi une ligne arquée, exposée aux attaques concentriques. Si l'on veut y ajouter encore les revendications italiennes concernant la plus grande partie de la Dalmatie, la ligne de défense italienne contre les Yougoslaves s'accroît en longueur jusqu'à environ 500 kilomètres. La synthèse stratégique est donc la suivante : Dans le cas où l'Italie ne s'annexerait pas Trieste, une frontière de 110 kilomètres *lierait* deux nations amies. Trieste jouerait alors le rôle du « *pont d'accord* » entre les deux nations. Dans le cas contraire, une frontière de 500 kilomètres (ou au moins de 220 kilomètres) *séparerait* deux nations ennemies. Trieste, dans ce cas, en serait la « *pomme de discorde* ».

* * *

D'après ce que nous venons d'exposer, l'existence de Trieste est aussi bien au point de vue géographique qu'au point de vue ethnographique et économique, étroitement liée à son *hinterland* et aux provinces de la côte orientale (yougoslave) de l'Adriatique. Ce fait est reconnu, d'une manière classique, par l'écrivain économico-national triestin, Mario Alberti, dans son ouvrage « *Trieste e la sua fisionomia economica* (Rome, 1916), où il soutient la thèse que, pour la défense de Trieste, l'Italie devrait s'annexer, en même temps que l'*hinterland*, Fiume, toute la côte croate et toute la côte dalmate. L'absurde auquel on arrive, avec cette façon de voir, est évident. En effet, pour s'annexer Trieste avec un peu plus de 100.000 âmes, qui se prétendent italiennes, et une superficie de 95,03 kilomètres carrés (dont 89,58 kilomètres carrés sont habités par une population en grande majorité slovène), l'Italie devrait s'annexer également une population yougoslave d'environ 1.200.000 âmes occupant environ 32.000 kilomètres carrés. L'absurde devient encore plus tangible si l'on prend en considération que, pour tenir la Dalmatie, la possession des provinces de la Bosnie et de l'Herzégovine est absolument nécessaire. Or, ces provinces ont une superficie de 51.200 kilomètres carrés et une population de presque 2.000.000 d'âmes. Cette absurdité, qui résulte des considérations stratégiques, est la meilleure preuve que Trieste est l'expression géographique, ethnographique et économique des pays yougoslaves environnants.

* * *

Il est donc dans l'intérêt vital de Trieste elle-même qu'elle reste économiquement liée à son *hinterland* qui l'alimente. Détachée de cet *hinterland* et réunie à l'Italie, Trieste courrait à sa ruine inévitable.

Tout cela, les Triestins l'ont compris dès 1382, lorsqu'ils se rendirent volontairement à leur *hinterland*, l'ancienne Autriche. Tout cela a été reconnu également par le chef de la politique étrangère italienne, dans l'article de 1881 que nous avons cité plus haut et tout cela Sonnino a de nouveau confirmé dans sa note du 8 avril (v. Livre vert, pièce LXIV), où il ne revendique pas de l'Autriche la possession de Trieste, mais simplement son autonomie et son indépendance. La Trieste d'aujourd'hui est aussi contre l'annexion à l'Italie. La Chambre de Commerce de Trieste, peu avant la fin de la guerre, s'est déclarée en faveur d'une autonomie de Trieste dans le cadre de l'Autriche, tandis que le parti socialiste qui représente un tiers de la population, s'est déclaré pour l'indépendance complète. L'organe principal de ce parti, *Il Lavoratore*, a publié, au mois de septembre de cette année, l'article suivant : « Après tout ce qui a été écrit sur le « problème de Trieste » par rapport à la question yougoslave, on ne peut qu'insister sur cette vieille pensée qui doit être celle de nous tous : il faut donner à la population italienne de Trieste et en général de tous les pays, la possibilité de décider elle-même de son sort et de son avenir. Le problème de Trieste doit être résolu au moyen d'une entente entre les peuples intéressés sur la base d'une

complète égalité des droits nationaux. Que Trieste devienne une place libre, autonome et indépendante qui, en tant qu'Etat indépendant, sera, comme la Yougoslavie, une apparition nouvelle dans la future confédération des peuples libres. Cette solution de la question yougoslave ne peut être, à notre avis, que bienvenue pour la Yougoslavie, pour son hinterland et pour la population de Trieste... Il faut une entente qui ne soit pas basée sur le droit ou le principe de la majorité, mais sur l'égalité de droit des peuples. »

Le même parti a voté, le 17 octobre 1918, une résolution analogue, et c'est à la suite de ce vote que les deux députés socialistes ont refusé d'entrer dans le « *Fascio Nazionale* » qui s'est formé peu avant la fin de la guerre et qui aspirait à l'union avec l'Italie. Puisque Trieste compte 5 députés, et qu'un de ces députés (M. Rybar, Slovène) s'est déclaré pour la Yougoslavie et en tout cas contre l'Italie, on obtient ainsi à Trieste une majorité contre l'annexion à l'Italie.

***

Il résulte de tout ce que nous venons de dire qu'une solution juste et équitable de la question de Trieste — solution qui ne peut être faite sans la consultation de la population ou sans arbitrage — est la clef de la controverse italo-yougoslave et que sa réalisation peut seule apporter la paix, tandis qu'une solution injuste deviendrait la cause de nouveaux conflits. L'Italie est la première intéressée à ce que cette dernière perspective soit écartée. Les hommes

d'Etat des autres pays alliés ont les moyens d'empêcher l'Italie de se jeter aveuglément dans une pareille aventure et de mettre à nouveau en péril la paix universelle, obtenue par tant de sacrifices.

Paris, Décembre 1918.

MEMORANDUM DE M. ANTON KOROŠEC,

Président du Conseil National de Zagreb

CONCERNANT LA FRONTIÈRE ITALO-YOUGOSLAVE

Secteur de Goritz.

Le problème du comté princier de Goritz et de Gradisca — appellation officielle autrichienne pour la région de l'Isonzo et de ses affluents ainsi que pour le Carso goritzien — ne doit pas être cumulé avec celui de Trieste et de l'Istrie. Ce problème peut et doit aisément être résolu à part.

Une administration mal avisée a mécaniquement formé ce comté princier de deux régions qui, jusqu'en 1848, possédaient chacune leurs propres Etats provinciaux ayant en 1720 séparément accepté la Pragmatique Sanction. L'une de ces deux régions (Gradisca) n'est que la prolongation de la plaine de la Vénétie. Elle est habitée par une population de race latine (frioulienne), qui a toujours été réactionnaire et anti-italienne. *L'autre partie*, c'est-à-dire la région des collines et des montagnes qui relie le saillant des Alpes au Carso et qui est, depuis treize cents ans, habitée exclusivement par des Slovènes, est généralement connue sous le nom du pays de Goritz.

La réunion de ces deux petites contrées (Gradisca 568 kil. carrés, Goritz 2.349 kil. carrés) n'a procuré aucun avantage à la population, mais plutôt des dissensions entre les deux nationalités parce que la

Constitution autrichienne a donné, au sein de la Diète provinciale, la majorité à une infime minorité se composant de grands propriétaires et de riches bourgeois, plus nombreux dans la plaine que dans la région slovène montagneuse. Les représentants des classes riches italiennes ou mieux frioulienne s'efforçaient, grâce à leur influence dans l'administration provinciale, de faire de la ville de Goritz en quelque sorte le centre de la vie politique et économique de la partie frioulienne de la province. Ces efforts restèrent vains : les conditions géographiques s'y opposaient, et aussitôt que le peuple frioulien, par suite de l'élargissement du droit électoral, put envoyer ses vrais représentants à la Diète de Goritz et au Parlement de Vienne, il a poursuivi sans cesse une politique ayant pour but la séparation de la région de Gradisca et de celle de Goritz.

Economiquement, les deux régions ne se rapprochaient pas non plus après leur réunion. La région slovène vend son produit principal, le vin, à l'est. Elle serait ruinée, si elle était réunie à l'Italie, qui produit du vin en abondance. On se rappelle encore aujourd'hui les conséquences néfastes, pour ces régions ainsi que pour l'Istrie et la Dalmatie, qu'eut, avant sa suppression, la clause du traité commercial italo-autrichien permettant la libre importation des vins d'Italie en Autriche. D'un autre côté, la masse des habitants de la région slovène est composée de petits propriétaires indépendants, tandis que la région frioulienne se trouve presque tout entière entre les mains de grands propriétaires, vis-à-vis desquels les paysans ne sont que des « colons ». Ces colons n'ont aucun droit à

la terre. Les nombreux cas de pellagre parmi cette population sont la meilleure preuve de la différence totale entre les conditions économiques de la population de la région frioulienne et de celle saine et robuste de la région slovène.

Entre les deux nationalités, une frontière linguistique s'est précisée au cours des siècles, frontière courant presque parallèlement avec la frontière historique. Les deux côtés sont si exactement séparés qu'il n'y a, sauf quelques exceptions très rares, aucun *commercium* ou *connubium* entre les deux régions et que les gens d'un côté de cette frontière ne comprennent pas ordinairement la langue qu'on parle de l'autre côté. Il serait donc plus que juste d'élever cette ligne à la frontière politique entre la Yougoslavie et l'Italie.

La frontière nationale commence sur la côte de la mer entre Monfalcone et Sv. Ivan (S. Giovanni) près de Devin (Duino) et se dirige au pied du plateau du Carso vers le nord, abandonnant Ronchi et Sagrado aux Friouliens, jusqu'à Zdravščina (Sdraussina) où elle traverse l'Isonzo pour atteindre, en passant auprès de Mainizza, le pied du Coglio. Ici, elle abandonne Mossa-Cormons-Brazzano aux Friouliens et attribue aux Slovènes la région des collines (Brda-Coglio) jusqu'à l'ancienne frontière austro-italienne où le territoire national slovène dépasse cette limite.

La question de la ville de Goritz ne constitue qu'un obstacle apparent à la solution ci-dessus proposée. Cette ville (Gorica-colline, en slovène) a été fondée par des Slovènes. La bureaucratie italienne des féodaux allemands l'a cependant plus tard en partie

italianisée. Depuis que partout l'affluence de la population rurale dans les villes s'accentue, l'élément italien diminue constamment dans la ville de Goritz, bien que la municipalité italienne refusât toute école à la minorité slovène de plus en plus importante. Le recensement de 1910 n'indique déjà que 14.000 Italiens à côté de 10.000 Slovènes et 4.000 Allemands. Avec les faubourgs, tels que Podgora, Salcano, St. Peter, St. Andrez, qui participent très étroitement à la vie économique de la ville, l'agglomération de Goritz compte pourtant une majorité slovène très prononcée, sans compter le reste du district administratif qui est entièrement slovène. Déjà en 1914, les Italiens n'ont obtenu la majorité aux élections municipales qu'avec l'aide des fonctionnaires impériaux et royaux allemands immigrés auxquels ils ont dû céder 2 (deux) sièges au sein du Conseil municipal de la ville. La majorité des Italiens de Goritz sont d'origine yougoslave. Un lycée, dirigé par des jésuites italiens, était à l'époque féodale la seule école secondaire dans la province.

Aujourd'hui Goritz n'est qu'un amas de ruines. Uniquement rattachée à ses environs et aux vallées de l'Isonzo et de ses affluents, régions habitées exclusivement par des Slovènes, cette ville peut renaître.

D'après ce que nous venons de dire, il est donc tout à fait erroné de considérer la région de Goritz comme mixte au point de vue ethnographique, à moins que, pour sauver les 14.000 « Italiens » de la ville de Goritz, l'Italie se prétende autorisée à s'annexer 155.000 Yougoslaves.

Le point de vue de ceux qui, pour des raisons

stratégiques, revendiquent la région de Goritz pour l'Italie, n'a pas non plus aucune base solide. En réalité, les montagnes qui forment, de Pontebba jusqu'à Goritz, l'ancienne frontière austro-italienne (Mŏntasio 2.754 mètres, Confins-spitze 2.344 mètres, Prestreljenik 2.505 mètres, Canin 2.573 m., Baba 2.450 m., Guarda 1721 m., Montemaggiore 1.615 m., Monte Mia 1.228 m., Matajur 1.643 m., Kuk 1.243 m., Kolovrat 806 m., Tribil 703 m., ce dernier protégé en outre par les enfoncements du Judrio, etc.) dominent partout les hauteurs se trouvant immédiatement à l'est et sont, pour une bonne armée, des points d'appui absolument sûrs.

L'ancienne frontière austro-italienne n'était pas un produit du hasard, mais une barrière désignée par la nature entre le monde slave et italien.

Les Slovènes de la région de Goritz ont une conscience nationale très prononcée. Leur degré de civilisation est très élevé. Il y a surtout, parmi eux, sensiblement moins d'illettrés que dans le Frioul. En 1910, il n'y avait, par exemple, dans le district montagneux et exclusivement slovène de Tolmin (Haut-Isonzo), que 15,12 0/0 d'illettrés, tandis que dans le district de Monfalcone (Bas-Isonzo), ayant une population en grande majorité italienne, il y en avait *21,10 0/0*, bien que la fréquentation des écoles soit beaucoup plus facile dans la plaine que dans la montagne. En outre, les Slovènes de la région de Goritz sont économiquement très bien organisés dans de nombreuses associations de crédit et de coopératives.

Si l'on voulait sacrifier, à l'impérialisme des politiciens italiens, cette population qui a toujours été

le plus fidèle gardien contre la poussée germanique vers l'Adriatique, on créerait, aux bords des Balkans, une nouvelle *Alsace-Lorraine*. Pour éviter cette erreur fatale, la conférence de la paix ordonnera, nous en sommes sûrs, un plébiscite, dont le résultat déterminera, sans aucun doute, la frontière que nous avons indiquée ci-dessus.

C'est tout ce que nous demandons quant à la région de Goritz.

Paris, Novembre 1918.

COMMENT LES ITALIENS ÉTAIENT FAVORISÉS PAR LE GOUVERNEMENT AUTRICHIEN AU DÉTRIMENT DES YOUGOSLAVES

Jusqu'en 1866, l'Autriche a voulu jouer en Italie le rôle d'une puissance dirigeante (Vormacht). Elle s'y croyait autorisée par la possession de la Lombardie et de la Vénétie, provinces entièrement italiennes. Pour renforcer la base de ce rôle, elle prétendit que non seulement ces deux provinces et le Trentin, mais encore ses provinces du littoral yougoslave (Gorice-Gradisca, Trieste, Istrie et Dalmatie) étaient italiennes. Dans l'administration de ces dernières provinces, l'Autriche, à cette époque-là, se servait presque exclusivement de l'italien. Toute demande, supplique, etc., à être présentée aux tribunaux de l'Istrie, de la Dalmatie et du Trentin devait être rédigée en italien, à l'exclusion même de l'allemand. Quant aux écoles, il n'y en avait guère qui n'auraient pas été italiennes.

Après la perte des deux provinces réellement italiennes, l'Autriche, ne voulant pas définitivement renoncer à ses aspirations en Italie, continua à faire dans ses provinces adriatiques la politique favorisant l'élément italien. Elle y fut appuyée surtout par les fonctionnaires d'origine lombarde et vénitienne qui, pour être restés fidèles au gouvernement autrichien, avaient dû quitter leur patrie et accepter

les postes qui leur furent offerts dans l'administration du Littoral autrichien habité presque exclusivement par des Slaves.

Dès la conclusion de la Triple-Alliance, le gouvernement autrichien favorisait de plus en plus ses sujets italiens. Par égard à l'Italie, tout ce qui aurait pu blesser la susceptibilité de ces derniers fut soigneusement évité. Les Italiens d'Autriche surent profiter de cet état de choses, et se déclarèrent offensés dans leurs droits, toutes les fois que le gouvernement autrichien voulut prendre en considération les intérêts yougoslaves. Toute école yougoslave fondée dans une localité du Littoral, toute nomination d'un fonctionnaire slave, tout emploi de langue slave devant les autorités publiques, les Italiens du Littoral le déclarèrent comme portant atteinte à leur « possession nationale », et appelèrent au secours le gouvernement italien qui, en effet, intervint à plusieurs reprises. On sait que Crispi n'a pas hésité à recourir à Bismarck pour renforcer la pression sur le gouvernement de Vienne en faveur des Italiens autrichiens.

Les Slovènes et les Croates rencontrèrent les plus grandes difficultés, même lorsqu'ils demandaient des écoles primaires nécessaires à l'éducation la plus élémentaire de la population ; quant aux tribunaux, les Slaves y furent interrogés à l'aide d'interprètes, et les sentences furent prononcées en italien seul, à l'exception de quelques districts slovènes de Gorice où elles furent énoncées en allemand.

Jusqu'à ces derniers temps, le journal officiel l'*Osservatore triestino* paraissait en italien, quoique la grande majorité de la population du Littoral, pour

laquelle il était destiné, fût de nationalité slave. Après l'occupation par les troupes italiennes, on a simplement remplacé les armes autrichiennes disposées en tête de la première page de ce journal par les armes italiennes. Quant au reste, aucun changement n'était nécessaire.

Les inscriptions des tribunaux de Trieste destinées à être lues aussi par la population des grands territoires slaves environnants, n'étaient qu'italiennes.

Le palais gouvernemental, siège de la suprême autorité administrative, ne portait aucune inscription, afin de ménager les sentiments italiens qui auraient pu se sentir blessés par une inscription slovène ou allemande.

Dans Trieste, les Slovènes ne purent obtenir, pour 2.500 de leurs enfants, aucune école primaire publique, tandis que les Italiens y possédèrent, à l'exception de l'université, toutes les écoles, et purent passer en italien les examens d'université à Gratz et à Innsbrouck. Le gouvernement autrichien a entretenu à Trieste des écoles professionnelles, commerciales et nautiques italiennes, et se déclarait prêt à prendre à sa charge également l'entretien du gymnase (lycée) et de l'école réale (technique) italiens que, pour des motifs politiques, le conseil municipal, cependant, ne voulait pas livrer à l'Etat. En attendant, les Slovènes durent supporter eux-mêmes les frais de l'enseignement qu'ils voulaient donner à leurs enfants. Pour ne pas irriter les susceptibilités des Italiens, le gouvernement autrichien refusa toutes les demandes faites par les Slovènes pour obtenir des écoles publiques.

La plupart des fonctionnaires étaient Italiens,

non seulement pour la langue, mais encore pour leur conviction politique qui se faisait sentir surtout à l'occasion des élections, où ils renforcèrent considérablement les rangs des électeurs du parti radical italien. Les plus hauts fonctionnaires, comme Depretis et Rinaldini, anciens gouverneurs de Trieste, ont excellé par leur politique italianisante; par contre, sur la demande des Italiens, le gouverneur Prince Hohenlohe, Allemand de nationalité, fut relevé de ses fonctions en 1915, pour avoir exigé de la part du Conseil municipal qu'il congédie les employés municipaux qui, bien que sujets italiens, et ne possédant pas de droit de domicile en Autriche, avaient été nommés fonctionnaires publics de la ville de Trieste, par infraction criante aux lois autrichiennes.

La ville de Trieste jouissait d'une autonomie plus grande que n'importe quelle ville de l'ancienne Autriche. En vertu de son « Statut », son administration communale et son pouvoir législatif provincial étaient presque indépendants de l'administration d'Etat. Quant aux questions scolaires, par exemple, qui sont d'importance primordiale, le Conseil municipal de Trieste était absolument autonome. Il était seul compétent à fonder des écoles, à prescrire la langue d'enseignement, et à nommer le corps enseignant. Rien qu'au point de vue pédagogique, l'administration d'Etat exerçait une espèce de surveillance très problématique du reste. Quant au service intérieur des écoles, l'autorité de l'Etat était sans pouvoir de même.

Quelques années avant la guerre encore, l'Etat ne se mêlait point des affaires concernant l'autorité municipale qui, entre autres, accordait les licences

industrielles et exerçait la surveillance sur les commerçants et sur les marchés, ce qui la mettait à même de chercher chicane à qui et quand cela bon lui semblait, contribuait à augmenter énormément son influence politique parmi les classes moyennes de la population.

Dans les affaires concernant la police des travaux de construction aussi, la compétence de l'autorité municipale était illimitée. Elle pouvait par conséquent empêcher les travaux ou leur achèvement, en différant à son gré les autorisations nécessaires. Naturellement, elle ne se servait de ces privilèges qu'au grand préjudice de la partie slovène de la population.

La loi électorale pour le Conseil municipal était fondée sur des principes plutocratiques. La bourgeoisie italo-nationale avait par conséquent la suprématie illimitée sur la ville, et l'élément slovène, quoiqu'il constituât presque les 2/5 de la population dans Trieste, ne pouvait obtenir qu'un nombre très restreint de députés sortis des élections dans les environs de la ville. Ce n'était qu'au cours de ces dernières années que le gouvernement a induit la commune, en sa qualité d'assemblée législative provinciale, d'accorder une représentation limitée aux masses exclues jusqu'alors du droit de vote.

Malgré les garanties constitutionnelles, assurant à tous les peuples de l'Autriche l'égalité nationale, les Slovènes, en réalité, ne jouissaient d'aucun droit vis-à-vis des autorités municipales, et étaient abandonnés à la merci des Italiens. De la part des autorités communales, les Slovènes avaient à souffrir les pires humiliations quand ils osaient se servir

devant elles de leur langue maternelle. Et pourtant ils étaient des contribuables de la ville de Trieste, et devaient, entre autres, s'adresser à ces autorités en tout ce qui concernait les affaires militaires, car l'Etat avait confié aux dites autorités la perception des impôts aussi bien que l'administration de certaines affaires militaires.

Les pièces officielles du Conseil municipal et de ses bureaux ne contenaient, dans leur texte, jamais un mot slovène, et toute tentative des représentants slovènes de se servir, dans les débats, de leur langue, fut brutalement supprimée.

Tout cela fut non seulement toléré par les autorités de l'Etat, mais encore imité par les fonctionnaires gouvernementaux. Seulement aux tribunaux, les Slovènes réussirent à faire valoir, dans certaines limites, leur langue, ces dernières années. Auparavant, ils n'y furent entendus qu'à l'aide d'interprètes, tout comme des étrangers. Dans tous les autres bureaux, les langues italienne et, par-ci par-là, allemande, avaient plein pouvoir. Toute l'administration portait, extérieurement, un caractère italien ; uniquement dans leurs rapports avec les autorités centrales, les organes gouvernementaux se servaient, en partie, de la langue allemande. Quant aux tribunaux, ils correspondaient avec la Cour de Cassation à Vienne presque exclusivement en italien. La langue slave seule était complètement exclue. La Cour de Cassation, elle aussi, prononçait ses décisions concernant le Littoral pour la plupart en italien, pour certains arrondissements slovènes en allemand, mais jamais en slovène.

Il en fut de même pour les corporations autonomes.

Le gouvernement autrichien a, par exemple, étendu la compétence de « l'Assurance ouvrière contre les accidents de travail » de Trieste sur la Carniole et la Dalmatie, provinces purement slaves. Mais le statut qui lui avait été octroyé était tel que la majorité dans le Comité dirigeant de cette Assurance revint aux Italiens ; le reste des provinces slovènes fut agrégé à la circonscription de la corporation analogue pour les provinces alpines allemandes avec le siège central à Gratz.

De la même manière, le gouvernement autrichien abandonna aux Italiens l'institution de pensions de retraite pour les employés des services privés et nomma comme président de celle-ci M. Pitacco, député italien au Reichsrat de Vienne.

La réforme électorale pour le Parlement de Vienne a démontré, une fois de plus, combien le gouvernement favorisait les Italiens. Ceux-ci ont obtenu, entre tous les peuples autrichiens, le plus grand nombre relatif de députés : un député revint à

40.394 électeurs italiens,
41.300 — allemands et
67.000 — slovènes, et ainsi de suite

en proportions grandissantes, de sorte que pour les Ruthènes, par exemple, 140.000 électeurs à peine obtinrent un député.

Mais ne pouvant guère former d'arrondissements électoraux entièrement italiens (car le Littoral, à l'exception du Frioul, ne possède nulle part un territoire purement italien), on y a attaché des territoires slaves contenant des milliers de Croates et Slovènes.

La mise en exécution des élections à Trieste était de même confiée à l'autorité municipale, donc aux Italiens qui en profitaient pour influencer les résultats sans que le gouvernement eût fait la moindre chose contre leurs manœuvres souvent assez odieuses. Au contraire, il les favorisait encore.

En 1897, par exemple, au moment où les Italiens de Trieste firent leurs suprêmes efforts pour empêcher l'élection du candidat slovène du IIIe collège électoral comprenant les électeurs de la banlieue et les petits contribuables de la ville de Trieste, admis au vote, le gouvernement a prolongé, durant l'acte d'élection, de deux heures la durée du suffrage pour la ville intérieure, tandis qu'il mit fin aux élections pour les faubourgs. De cette manière, les Italiens connurent le résultat des élections pour ces derniers, et purent emporter la victoire à l'aide des légitimations électorales non prélevées qui firent déposer à l'urne, soit par les électeurs italiens qui avaient déjà voté, soit par n'importe quelles autres personnes, donc à l'aide de moyens défendus.

Il n'est pas sans intérêt de mentionner ici, en passant, qu'encore à l'occasion des dernières élections au Parlement de Vienne, les électeurs de langue allemande de Trieste et de Pola, suivant le mot d'ordre lancé par leur parti, votèrent pour les candidats nationaux italiens contre les candidats slaves venus en ballottage. A Gorice, un compromis fut établi entre les Italiens et les Allemands, lors des élections communales ; ce ne fut qu'à la suite de ce compromis qui concédait aux Allemands deux sièges au Conseil municipal, que le parti italien emporta la victoire électorale contre les Slovènes de Goritz.

C'est un fait caractéristique que les électeurs de langue allemande étaient presque exclusivement des fonctionnaires et des instituteurs au service de l'Etat.

Les Italiens furent favorisés aussi au point de vue économique. Pour les villes italiennes des millions furent dépensés, tandis que pour les localités slaves, on ne trouvait pas d'argent pour la construction des routes nécessaires même. Les travaux publics furent adjugés à des entrepreneurs italiens, souvent à des Italiens du Royaume ; ainsi, par exemple, les travaux coûteux dans le port de Trieste, la construction de chemins de fer (Trieste-Villach), etc.

Des subventions furent accordées très souvent aux corporations italiennes, et très rarement aux Slaves. De grandes dépenses furent surtout faites en faveur de l'élément italien du Frioul.

Pour cela, les Italiens se montrèrent assez reconnaissants. Leurs représentants dans le Reichsrat de Vienne menaient une politique d'opportunité, et soutenaient chaque cabinet. Les Italiens appelaient eux-mêmes leurs députés des « uomini d'affari » et approuvaient leur politique.

Rien n'est plus caractéristique pour la politique autrichienne envers les Italiens que le fait que même les soi-disant partisans de l'irrédentisme recevaient et acceptaient de hautes décorations pour leurs mérites, entre autres, M. Rizzi, ancien maire de Pola et chef de la province d'Istrie, et le chev. de Scaramanga, député de Trieste, tandis que les Slovènes de Trieste ne furent jamais l'objet d'une distinction officielle, à laquelle, du reste, ils n'ont jamais aspiré.

A l'occasion de la déclaration de guerre, en 1914,

la population italienne de Trieste a arrangé des démonstrations patriotiques et a pu impunément commettre des excès contre les Slaves. Le Consulat de Serbie fut envahi et les emblèmes serbes détruits.

Le même jour, à Vienne, les étudiants universitaires, parcourant, bras dessus bras dessous, les rues avec leurs collègues allemands, manifestèrent devant le monument du Maréchal Radetzky, en chantant avec eux des hymnes patriotiques aux textes allemands et italiens.

M. Ziliotto, maire de la ville de Zara (Dalmatie), qui aujourd'hui excelle par sa propagande pour l'annexion des provinces adriatiques à l'Italie, a, à la même occasion, remis un télégramme d'hommage à l'empereur François-Joseph Ier.

Les Italiens de Trieste et de l'Istrie dénonçaient, surtout au commencement de la guerre, aux autorités civiles et militaires les Slovènes comme serbo et russophiles, en provoquant ainsi une foule d'arrestations.

Ainsi donc, le Gouvernement de Vienne et les Italiens du Littoral autrichien se trouvaient encore cette fois unis dans leur haine contre les Yougoslaves.

Paris, le 5 *mars* 1919.

Dr Otokar RYBAR,

député et conseiller municipal
de Trieste.

LE POGROM ANTISLOVÈNE A TRIESTE

DU 4 AOUT 1919

Le mécontentement régnant dans les couches profondes de la population de Trieste, par suite des graves difficultés qui se font déjà sentir dans cette importante place de commerce, et qui risqueraient de s'aggraver, en se perpétuant, au cas de son annexion définitive au Royaume d'Italie, cause bien des ennuis aux autorités italiennes d'occupation. Celles-ci ont adopté les vues étroites d'une poignée d'hommes, représentant le nationalisme italien de Trieste, qui s'étaient, dès l'arrivée des Italiens, érigés en maîtres vis-à-vis du reste de la population ; elles ont jusqu'à présent tout fait pour prouver que l'administration militaire italienne n'est pas à la hauteur de la tâche délicate qui lui a été confiée par les Alliés au moment de l'écroulement de la Monarchie Austro-Hongroise.

La censure exercée dans les pays de l'Entente, plus que bienveillante à l'égard de l'Italie, empêche la divulgation des nouvelles susceptibles de soulever le voile soigneusement étendu sur les choses qui se passent dans les pays occupés par les Italiens. De la sorte, le monde ne peut pas se rendre compte des « bienfaits » découlant de l'occupation faite par les Italiens au nom de ceux qui ont combattu « pour le droit et la liberté des peuples ».

Les adhérents du parti socialiste-démocrate qui se recrutent surtout parmi la classe ouvrière, très importante à Trieste, et qui est plus directement intéressée aux changements des conditions de vie résultant de l'occupation italienne, ne cachent pas leur mécontentement. De là, des conflits assez fréquents, plus ou moins graves, éclatant entre eux et les agents des autorités italiennes. Il en fut ainsi encore dimanche, le 3 courant, lorsque, à l'occasion de la rentrée en ville d'excursionnistes socialistes, les agents de la Sûreté publique provoquèrent des incidents d'une extrême gravité. De part et d'autre, il y eut des morts et des blessés.

Le lendemain, les socialistes déclarèrent la grève générale.

Il est tout naturel que les « nationalistes italiens », se sentant blessés dans leurs sentiments « patriotiques », aient voulu réagir contre la « provocation socialiste ». Lundi, le 4 courant, un groupe de jeunes gens se réunit et donna l'assaut à la rédaction du journal socialiste *Il Lavoratore*. L'intervention immédiate des troupes fit cependant échouer leur entreprise.

Les événements ultérieurs prouvent toutefois que, pour les nationalistes italiens, les incidents de la veille n'étaient qu'un prétexte à une action hostile et préméditée, ne visant pas tant les socialistes que la population slovène de la ville. Evidemment, ils trouvent que les Slovènes, aborigènes du pays, sont, rien que du fait de leur existence seule, une offense pour le « caractère italien » de la ville. Trieste *doit* être italienne, et, par conséquent, les Slovènes *doivent* disparaître. Comme, d'après l'opinion de

ces nationalistes, les autorités italiennes ne procèdent pas avec assez d'activité à l' « épuration » de la ville, ils doivent donc agir eux-mêmes.

Les autorités laissent faire et n'interviennent pas. Bien plus, des officiers et des soldats de l'armée italienne peuvent impunément participer à l'action des nationalistes et même la conduire.

Déjà, au mois de décembre de l'année passée, les nationalistes italiens et leurs auxiliaires militaires ont dirigé des attaques contre la personne de l'évêque de Trieste, qui se trouve être Slovène, contre sa résidence et contre les locaux du journal slovène *Edinost*, à Trieste. Lors de l'assaut donné le 4 août aux propriétés slovènes, ils ont cependant plus radicalement travaillé. Il s'agissait d'un véritable *pogrom*.

Nous donnons, ci-après, telles qu'elles nous sont parvenues, les informations reçues à ce sujet, ainsi que les reproductions de quelques photographies montrant les dévastations accomplies à l'intérieur d'une des écoles privées slovènes de Trieste par les « patriotes » italiens et par les militaires qui les accompagnaient.

Trieste, le 7 août 1919.

Le 4 courant, vers midi et demie, un groupe de manifestants, composé de 100 à 150 civils, pour la plupart des jeunes gens âgés d'environ 20 ans, et d'une vingtaine de militaires parmi lesquels on distinguait un capitaine, un lieutenant et plusieurs soldats aux bonnets rouges, débouchant de la rue « XXX Ottobre », fit son apparition sur la place

« Oberdank », devant le « Narodni dom » (Casino national des Slovènes de Trieste).

Quelques-uns d'entre eux pénétrèrent aussitôt à l'intérieur du Café et du Restaurant « Balkan », situés au rez-de-chaussée du « Narodni dom ». Sur l'ordre qu'ils en intimèrent, le pavillon italien dut être arboré au-dessus des portes d'entrée. En quittant le restaurant, ils enlevèrent l'inscription slovène de la porte d'entrée.

Le groupe principal des manifestants, passant par la grande porte du milieu, soldats en tête, entra en attendant dans le « Narodni dom ». En traversant le vestibule, ils arrachèrent quelques inscriptions slovènes, les jetèrent dans la rue et cassèrent quelques lampes. Puis ils montèrent au premier étage, où se trouvent les locaux de la « Slavjanska citaonica » (Société de lecture slave). Ils y entrèrent en fracassant la porte vitrée de la salle de danse, déchirèrent quelques tableaux et sautèrent sur le balcon pour y arborer un drapeau tricolore italien. Puis ils se frayèrent passage à travers les chambres voisines, en démolissant deux portes. Chemin faisant, ils déchirèrent encore quelques tableaux et cassèrent des lampes, des queues de billard, etc. Dans la salle de lecture, ils déchirèrent tous les journaux et ouvrirent, en cassant les vitres, les bibliothèques-armoires; ils jetèrent par les fenêtres le contenu entier de deux d'entre elles, ainsi que la plupart des livres déposés dans deux autres.

La sommelière de la « Slavjanska citaonica », la seule personne qui s'y trouvât alors, osa protester timidement auprès du capitaine qui faisait partie de la troupe, et semblait la conduire. Celui-ci la

КЊИЖНИЦА
Др. ГРГУРА ЈАКШИЋА

somma de se tenir tranquille ; sinon, il la ferait également passer par la fenêtre.

Au moment où les livres ainsi jetés tombaient dans la rue, un camion-automobile, amenant une patrouille de 8 hommes, s'arrêta sous les fenêtres de la « Slavjanska citaomica ». Des carabiniers arrivaient également sur les lieux. Avec les soldats descendus du camion, ils formèrent un cordon autour du tas de livres auxquels les manifestants mirent le feu. Un capitaine de petite taille repoussa en arrière les curieux qui regardaient l'autodafé, tandis que les manifestants s'éloignaient.

Aucune intervention n'eut lieu, aucune arrestation ne fut opérée.

Toute la scène ainsi décrite faisait naturellement l'objet de l'attention générale, surtout parmi la clientèle du café « Fabris » et de l'hôtel « Europa » (deux établissements du voisinage), ainsi que parmi le public passant devant la caserne « Oberdank » située en face du « Narodni dom ».

De la place « Oberdank », les manifestants se dirigèrent directement dans la rue « San Francesco », en passant devant le café « Roma ». A une heure dix environ, ils s'arrêtèrent devant la maison portant le n° 20 de cette rue ; c'est là que se trouvent, au premier étage, la rédaction et l'imprimerie du journal slovène *Edinost*, et, au deuxième, la « Trgovska obrtna zadruga » (Association coopérative commerciale et industrielle) slovène. Les soldats et quelques civils montèrent aussitôt au deuxième étage et enfoncèrent la porte d'entrée des bureaux de l'Association coopérative que le domestique, seul présent, ne voulait pas ouvrir. Dans les bureaux, ils

forcèrent les secrétaires et les armoires, en renversèrent quelques-uns et jetèrent dans la rue tous les livres, écritures, registres, papiers, imprimés, etc. A en juger par les traces de feu qu'on voit encore sur un livre resté dans une pièce, ils voulurent même y mettre le feu. Toutes les machines à écrire, tous les secrétaires et toutes les armoires sont détériorés. Sur les coffres-forts, on relève les traces des coups qu'ils ont supportés. Beaucoup d'objets, comme des encriers artistiques, quelques tirelires et cassettes, les vêtements de bureau des employés, etc., ont disparu.

Naïvement, le domestique, descendu dans la rue, s'adressa à un lieutenant pour lui demander d'intervenir, puisque des soldats aussi se trouvaient parmi les envahisseurs. Il s'entendit dire pour toute réponse que ceux-ci n'avaient qu'à tout casser « puisqu'ici nous sommes en Italie ! »

Environ 10 minutes après avoir fait leur entrée dans les bureaux de l'Association coopérative, les manifestants enfoncèrent la porte d'entrée de la rédaction de l'*Edinost*. Une trentaine d'entre eux y entrèrent et opérèrent de la même manière que dans les bureaux de l'Association coopérative, jetant par les fenêtres le contenu des secrétaires qui avaient été forcés, et les archives. Parmi ces manifestants, il y avait un soldat armé d'une grande hache.

De la rédaction, ils se rendirent à l'imprimerie. Ils s'abstinrent toutefois de la dévaster, lorsque le personnel présent leur eu fait observer que cet établissement s'occupait aussi de l'impression du journal italien *La Nazione* ; comme preuve à l'appui, on dut cependant produire le cliché. Un capitaine aux cheveux roux, que les manifestants regardaient comme

leur commandant, se déclara satisfait et les invita à partir. Ce fut alors qu'on entendit une voix demander : « Possono venire i carabinieri ? » (les carabiniers peuvent-ils venir ?) Une autre voix répondit : « Non ancora ! » (Pas encore !).

Ce ne fut qu'après le départ des manifestants qu'un carabinier se présenta à la porte d'entrée, mais il s'éloigna aussitôt.

Dans la rue, le capitaine mentionné plus haut s'approcha du capitaine des carabiniers arrivé sur les lieux. Après lui avoir rapporté : « Tutto fatto, tutto in ordine » (tout est fait, tout est en ordre), il prit congé de ce dernier et tous deux se serrèrent cordialement la main.

Le capitaine des carabiniers monta à son tour l'escalier. Après avoir demandé si, dans la maison, il y avait des coffres-forts, et après avoir constaté qu'ils étaient intacts, il s'éloigna également.

Pendant que tout cela se passait à l'intérieur de la maison, une foule nombreuse, parmi laquelle on remarquait beaucoup d'officiers, de sous-officiers et de soldats, s'était rassemblée dans la rue. Mais personne ne bougea pour empêcher les dévastations.

A un moment donné, un camion-automobile arriva, également, transportant une patrouille de 8 hommes. Toutefois, un colonel qui était présent, trouva qu'il n'était pas encore temps de faire descendre les soldats. Ce ne fut qu'après le départ des manifestants qu'un cordon militaire fut formé devant la maison.

De nouveau, aucune intervention, aucune arrestation. La scène avait duré une demi-heure.

De la rue « San Francesco », les manifestants se

rendirent dans la rue de l' « Acquedotto », devant l'école privée slovène, qui occupe trois étages. Là, les mêmes scènes se répétèrent, mais ici, la dévastation fut complète.

Cette fois encore, un camion amenant une patrouille de carabiniers et un autre chargé de « bersaglieri », arrivent sur les lieux, juste à temps pour établir un barrage et pour veiller à ce que les objets lancés par les fenêtres ne tombent pas sur la tête des passants. Il est deux heures moins quelques minutes.

Les manifestants, en partant sans être inquiétés, échangèrent des salutations familières avec les soldats.

Pendant la manifestation sur la place « Oberdank » aussi bien que pendant celles qui eurent lieu dans les rues « San Francesco » et de l' « Acquedotto », on entendit proférer de graves insultes à l'adresse des Slovènes.

Jusqu'aujourd'hui, 7 courant, 4 heures du soir, aucune enquête n'a encore été ouverte.

A la suite d'une demande d'interpellation présentée par le député socialiste Marangoni, les excès qui se sont produits à Trieste les 3 et 4 août ont eu leur écho au Parlement italien. En réponse à l'interpellateur, M. Nitti, président du Conseil des ministres, donna lecture des rapports officiels télégraphiques reçus de Trieste. Quels rapports! Tout en admettant que le conflit entre les manifestants socialistes et les agents de la force publique ait dégénéré en troubles de caractère nationaliste, dirigés contre les éléments slovènes de la ville, ces rapports prétendent que c'est un groupe de Slovènes qui aurait assailli la rédaction et l'imprimerie du journal *Edinost*. Au

cours de cette agression, on aurait entendu les cris de « Vive l'Autriche ! », prononcés on ne sait par qui ; par les assaillants ou par les assaillis ? Le rapport en question est, sur ce point, équivoque.

Les Slovènes qui démolissent l'imprimerie de leur propre journal, c'est vraiment une explication trop cynique pour qu'on puisse s'y arrêter. L'allégation que les Slovènes auraient crié : « Vive l'Autriche ! » ne vaut guère mieux. Les rapports officiels reconnaissent toutefois expressément que des officiers italiens en uniforme ont pris part à ces « actes de vandalisme » (le mot est dans le rapport). Voilà un fait d'importance établi d'une façon incontestable. M. Nitti n'a pas dit quelles mesures ont été prises par le gouvernement italien pour châtier les coupables et indemniser les victimes, pas plus que pour éviter le renouvellement de semblables incidents.

Les Slovènes de Trieste qui forment les 30 0/0 de l'ensemble de la population se trouvent sans défense, exposés à la fureur du nationalisme italien, patronné par les autorités italiennes. Le Traité de Paix prévoit des garanties pour les minorités nationales et religieuses en Pologne, en Yougoslavie et ailleurs. Aucune stipulation semblable ne protège le droit des minorités slovènes à Trieste. Pourtant, les faits que nous venons d'exposer prouvent combien serait désirable une garantie de cette nature en faveur des Slovènes. Le fait que l'Italie fait partie du Conseil des Cinq, en sa qualité de grande puissance, ne saurait la dispenser des obligations imposées aux autres pays qui englobent des territoires à population mixte. La tranquillité de l'Europe est à ce prix !

LÉO D'ORFER.

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE DE L'ART YOUGOSLAVE EN DALMATIE AU MOYEN AGE

Près de Riéka (Fiume), sur le beau littoral croate, s'élève l'église Notre-Dame, construite en 1453. On y accède par quelque cinq cents degrés, lesquels débordent fort souvent des flots de fidèles pèlerins. Une fort curieuse légende se rattache à cette église. Lorsque les Lieux Saints en Palestine tombèrent aux mains des infidèles, les anges transportèrent la « Très sainte maison », qui abrita la Sainte Famille, de Nazareth d'abord au dit lieu en Dalmatie et de là sur la rive opposée en Italie (à Lorette). Cette légende, renvoyant à la source commune dans l'Orient, établit d'une façon heureuse le rapport entre l'art dalmate et l'art italien au Moyen Age. L'art en Dalmatie n'a pu se développer en dehors du cadre dans lequel s'est développé au Moyen Age non seulement l'art des peuples voisins mais aussi toutes branches de l'art occidental byzantin.

A travers tout le Moyen Age, l'Orient a organisé sans cesse des « croisades » en Europe. Les voies par lesquelles ont pénétré tous ces envahisseurs, les Huns, les Goths, les Slaves, les Magyars, les Tatares (XIIIe siècle) formèrent les artères principales par lesquelles, du Caucase et de la mer Caspienne, se sont infiltrés en Europe les principaux motifs de l'art oriental. Grâce à une activité remarquable, le

commerce maritime a contribué, dans la plus large mesure, à rapprocher l'Orient avec l'Occident et à transplanter en Europe l'art de l'Egypte, de la Syrie, de l'Asie Mineure et de la Perse.

C'est cette influence de l'Orient qu'ont subie tous les pays voisins de la Dalmatie dans leur évolution artistique. L'art oriental donne l'impulsion aux artistes italiens, magyars et yougoslaves.

A Rome pendant une longue suite d'années, le Siège Pontifical est occupé par des Syriens, des papes au nom persan, et l'art romain est rempli de réminiscences de la Syrie et de la Palestine. Ravenne avec ses monuments ressemble à un faubourg d'Antioche. L'église San Lorenzo de Milan a certainement constitué jadis le trikonchos d'un palais impérial tout semblable à celui de M'chatta (sur la route Damas-Mecque-Médine). Venise jusqu'au XVIe siècle par son art n'appartient, pour ainsi dire, même pas à l'Italie. Au IXe et au Xe siècles dans l'Italie méridionale les moines grecs érigent de nombreuses églises et séjournent dans les grottes et les cavernes à l'instar des ermites d'Egypte et de la Palestine. La Sicile, « Sibérie byzantine » (aux VIIIe-IXe siècles une ville y porte le nom de « arménienne ») donne asile au Moyen Age à un grand nombre de Slaves (de nos jours encore à Palerme une rue porte le nom de « dei Ragusei ») et les monuments de l'art byzantin et arabe y abondent. Les façades des églises de Pise, de Lucques et de Pistoia présentent le type de la façade primitive du palais d'Amida (actuellement Diarbékir) et dans l'architecture toscane le motif favori d'assises alternées de pierres blanches et noires rappelle la façon de construire des Arabes.

L'art magyar a conservé seulement certains fragments de l'époque antérieure aux invasions des Tatares, de 1241. Les églises de cette époque étaient toutes des basiliques avec des tours s'élevant à chaque angle (à Pécs, à Várad et à Székesfehérvar) semblables à la grande mosquée de Valid ou Abdelmelic, de Damas. Quelque trois cents églises toutes dans le style roman furent construites au XIIIe siècle à Lébény (comitat de Mosony) en 1208, à Horpács (comitat de Sopron), à Zsámbék, à Kisbény, à Osca (comitat de Budapest) et à Apátvalfa (comitat de Borsod) en 1232. L'apogée de l'architecture romane en Hongrie est atteinte par l'église de Jáak (comitat de Vas), bénie et livrée au culte en 1256 et dont le portail compte parmi les plus beaux chefs-d'œuvre de l'art roman de ce genre. Les hauts-reliefs, notamment ceux du monastère de Dœmœs (fin XIe siècle) et ceux de l'église de Kisbény (XIIIe siècle) présentent des motifs communs à tous les portails romans de cette époque.

L'art serbe dans tout son développement se rattache davantage à l'Orient qu'à Byzance. Les églises s'élevant sur le territoire compris entre le lac de Skadar et la mer (antérieures à l'époque de Némagna), celles de la vallée du Lim, de la Morava Occidentale, de la Rachka, de l'Ibar et de la Toplitza (datant des XIIe et XIIIe siècles), celles de Macédoine, de Kossovo, de Brégalnitza, celles de la vallée de Ptchinia et de la Strouma (XIVe siècle) ; puis les églises des vallées de la Rassina, de la Morava, de la Mlava et du Pek (des XIVe et XVe siècles) — toutes témoignent hautement de l'influence exercée par l'art oriental sur les artistes serbes.

Façade de la Cathédrale de Chibénik
Œuvre de Djordjé Matéïévitch (xve siècle)

L'art dalmate du Moyen Age s'est développé dans le même cercle que l'art de tous les autres peuples de l'Europe. Il n'a suivi aucune voie particulière pas plus qu'il n'a subi une influence particulière de l'art de tel ou tel autre pays voisin. Si le portail de l'église de Troghir présente les mêmes motifs que le célèbre portail de l'église de Jáak, si certains motifs de la cathédrale et de l'église de Saint-Chrysogone à Zadar rappellent les églises de Pise et de Lucques et si la décoration des portails et des vitraux des monastères de Stoudénitza, de Banska et de Détchani est analogue à celle des portails et vitraux des églises dalmates, c'est grâce à leur source commune. Entre l'art dalmate d'une part et l'art italien, magyar et serbe d'autre part il a dû y avoir des points de contact, mais ceci n'autorise pas à croire à une influence qui aurait imprimé pour des époques entières une certaine direction à ces arts respectifs. On sait que les Franciscains de Dalmatie ont contribué à la construction des églises de Banska et de Détchani, mais l'archevêque Daniel qui a surveillé les travaux a expressément spécifié que le rôle des maîtres franciscains s'est borné à une simple imitation de l'Eglise de Notre-Dame de Stoudénitza. L'influence que l'art serbe a exercée sur l'art en Dalmatie semble assez forte, puisque l'on sait que l'église latine a été évincée sur le littoral dalmate lorsqu'a été créé l'archevêché autocéphale serbe. Déjà au début du XIXe siècle, dans la province des Bouches de Kotor il y avait deux tiers d'églises orthodoxes et un tiers seulement d'églises catholiques et tous les prêtres, sans exception, étaient des Slaves. Dans la Dalmatie septentrionale, de nos jours encore, existent trois monastères ortho-

doxes, ceux de Krka, Kroupa et Dragovitch. Il est hors de doute que les rois serbes ont transplanté de Serbie en Dalmatie le motif de façade flanquée de tours. Ainsi Stévan Prvoventchani fit construire à la façade de l'église Saint-Triphon à Kotor deux tours (les tours actuelles datent de la fin du XVIIe siècle) qui donnèrent à cette façade l'aspect que présentait l'église de Saint-Nicolas à Kourchoumlié.

De même, dans la première moitié du XIVe siècle les influences de l'art serbe de Macédoine ont rayonné dans la Dalmatie. L'église Sancta Maria Maior à Doubrovnik (Raguse) était entourée d'un portique extérieur aux colonnades. Ce motif a été emprunté à l'église Saint-Georges de Staro Nagoritchané. Les peintres grecs que l'on cite à cette époque à Doubrovnik venaient certainement de la Cour des rois et des empereurs serbes.

A travers tout le Moyen Age, la côte dalmate, le littoral croate, la côte septentrionale de l'Adriatique étaient presque exclusivement peuplés par une population slave qui s'est débattue avec acharnement contre la mainmise vénitienne. Déjà en 1059 un synode réuni à Spliet avait interdit la célébration des offices en langue slave. Lors de la réception solennelle qui fut faite le 13 mars 1177 à Zadar au Pape Alexandre III, un office fut célébré à la cathédrale de Zadar et ce fut en langue vieux-slave. L'élément roman des villes côtières dalmates n'a jamais rien eu de commun avec les Italiens. Quant aux éléments latins de ces mêmes villes côtières, ainsi qu'à Trieste, ils ne sont pas le résultat de la conquête vénitienne, mais bien les vestiges de l'ancienne tradition romane. Tout au long du Moyen Age la langue

Cathédrale de Chibénik (Sebenico) XVe siècle
Œuvre de Djordjé Matéïévitch. (« Schiavone de Sebenico »)

officielle en Dalmatie est le latin et non l'italien. Les Slaves donnent à ces Romans, très tard encore, le nom de Latins. Afin de bien faire ressortir leur caractère purement slave, les Yougoslaves de l'Istrie, de Trieste, de Riéka et sur toute l'étendue du territoire avoisinant ces villes, adoptèrent pour l'église et la juridiction l'usage de la glagolytique. Encore au XVIIe siècle le clergé de Pola ne connaissait que la glagolytique. Lorsque le roi de Bohême Charles IV (1346-1378), qui avait formé le projet d'unifier, par l'église, tous les Slaves en introduisant la langue slave liturgique dans l'église et qui, à cet effet, s'était adressé « à son cher frère serbe l'empereur Douchan », fonda en 1347 le couvent dit d'Emaus à Prague, il rappela du *Littoral croate* les moines glagolysants et introduisit la langue slavonne dans la liturgie. Les livres liturgiques étaient également écrits en glagolytique. Des couvents analogues furent fondés, à peu près à la même époque, en Silésie (Oels), à Cracovie (faubourg de Kleparz) et probablement aussi à Ingelheim (Allemagne). L'idée slave, qui à cette époque était tellement vivace, n'a jamais tari sur les rives de la Mer Adriatique.

Il faut en convenir, l'art dalmate du Moyen Age dans l'ensemble de l'art européen n'est pas dépourvu d'une couleur particulière. Il est très conservateur. Bien longtemps après que l'Eglise occidentale s'était détachée de l'Église orientale, la Dalmatie avait conservé toutes les traditions de l'église d'Orient. Le style roman s'y maintint très longtemps encore, alors que dans toutes les autres parties de l'Europe le style gothique était en pleine vogue. A Topouzko (Croatie) en 1205, par exemple, fut construite une

église gothique, tandis qu'en Dalmatie au cours des XIIIe et XIVe siècles le style roman prédomine encore. Le style renaissance n'a pu davantage s'implanter facilement en Dalmatie.

La Dalmatie conserve encore de nos jours un monument des derniers jours de l'empire romain. L'empereur Dioclétien, préférant la culture des laitues aux lourdes charges de l'empire, se retira en Dalmatie et sur l'emplacement de la ville actuelle de Spliet se fit élever un palais grandiose (303 à 313), qui certainement ne devait céder en rien à celui d'Antioche. Les mêmes maîtres ont dû construire le palais de Spliet et celui de l'île sur l'Oronte. Les motifs artistiques syriens se transplantèrent sur le littoral de la Mer Adriatique.

C'est de l'Orient, d'après la tradition, qu'a été importée en Dalmatie la vie monastique. Saint Athanase le Grand installa les moines égyptiens dans les déserts rocheux de la Dalmatie. Hilarion et Saint Gérôme passèrent en Dalmatie toute leur vie de solitaire dans la colonie des ascètes égyptiens. L'église Saint-Chrysogone à Zadar fut tout d'abord dédiée à Saint Antoine l'Egyptien et les offices y étaient célébrés par les moines égyptiens. De nombreuses églises ne tardèrent pas à s'élever en Dalmatie et sur les îles. L'église de Saint-Maxime (actuellement une île déserte de Masan ou Majsan située à l'est de Kortchoula) que l'on cite depuis mille ans et l'église de Saint-Hilarion près Doubrovnik datent probablement des premiers jours de la vie monacale en Dalmatie. Le pape Jean IV (640 à 642), le Dalmate, envoya l'abbé Martin en Dalmatie et en Istrie pour y recueillir des reliques disséminées dans les églises

Palais Public-Rectoral à Doubrovnik (Raguse)
Achevé par Djordje Matéïévitch (XVe siècle)

abandonnées, qui devaient remonter à l'époque de la première chrétienté. Les innombrables localités qui portent les noms de saints attestent en faveur de l'existence d'anciennes églises. Telles sont Soutorina (c'est-à-dire Sainte-Irène), Soutorman (c'est-à-dire Saint-Roman), Soutchouratz (Saint-Youraï, Saint-George), Stomrata (Sainte-Martha, l'église près Troghir qui est mentionnée depuis l'an 892).

Dans le culte des saints auxquels sont dédiées les nombreuses églises dalmates, on décèle aisément les liens puissants qui rattachent la Dalmatie à l'Orient. Saint Etienne, le patron de l'empire de Constantinople, était également patron de la première cathédrale élevée à Doubrovnik (de même qu'à Skadar) ; Saints Serge et Bacchus, à qui à Rusaph, sur l'Euphrate, on avait élevé une église hautement renommée dans toute la chrétienté et qui étaient également vénérés à Constantinople comme sur les rives de la Boyana, étaient les patrons des églises à Antivari (Bar), à Cattaro (Kotor) et sur la hauteur qui domine Doubrovnik (de nos jours : Saint-Serge). A Zadar s'élevait l'église de Sainte-Sophie et deux couvents de femmes : celui de Saint-Démétre et de Saint-Platon. Sainte Petka, dont le culte est très répandu dans tout le Balkan, possédait une église près de Doubrovnik sur le mont Vergada (Bergatto). Saint Triphon, Saint Chrysogonos, Saint Siméon le prophète, Saint Christophe qui étaient les patrons de certaines villes de Dalmatie nous rappellent également l'Orient.

On rencontre ces même liens avec l'Orient dans l'art même de la Dalmatie qui nous a conservé bien peu de monuments de l'époque antérieure au XIIIe siècle.

L'église de Saint-Donat à Zadar et celle de la Trinité à Spliet reposent sur une base circulaire de même que l'église primitive de Saint-Triphon à Kotor. La cathédrale de Spliet et le baptistère à Zadar possèdent une base polygonale. Sur l'ancienne église « Saint-Pierre in Castello » à Doubrovnik il a été noté quelque part qu'elle affectait la forme d'une croix *ad morem antiquorum fidelium graecorum*. Byzantines étaient également les églises de Saint-Etienne et de Saint-Jacques à Doubrovnik, comme l'église Sainte-Barbe à Troghir, Saint-Dominique à Zadar et la cathédrale de Rab (Arbe). Byzantines sont également les églises de Saint-Luc et Notre-Dame à Kotor, de même que l'église Saint-Serge et Saint-Bacchus à Podi près Hertzeg-Novi possède une base byzantine et la coupole byzantine. L'église Sainte-Croix à Nine par sa base et son dôme rappelle aussi l'Orient.

Autrefois s'élevait aussi à Pola une majestueuse basilique de pur style byzantin : Sainte-Maria Formosa (en grec : Peribleptos) ; et l'église Saint-Juste près Trieste jusqu'à nos jours a conservé dans son abside des traces de l'ancienne architecture byzantine. L'abside de l'église Saint-Chrysogonos de Zadar, jusqu'en 1791, renfermait des mosaïques qui représentaient le Deïsis des églises orientales et byzantines. L'église de Muggia Nuova (IXe-Xe siècles) près Trieste a conservé l'image byzantine de Panagia Blacherniotissa.

Ces anciennes églises ou bien ont disparu totalement ou se sont tellement modifiées à travers les âges qu'elles n'offrent plus rien de commun avec leur aspect premier. Le XIIIe siècle voit apparaître

Cour du Palais Public-Rectoral a Doubrovnik
(Achevé par Djordje Matéïévitch)

en Dalmatie les Franciscains missionnaires fameux (un de leurs prélats en Dalmatie avait été jadis primat de l'église catholique en Arménie) et du même coup apparaissait un grand nombre d'artistes aux noms d'origine dalmate. Avant cette époque nous avons déjà connu un maître *Andréa* qui, avant le XIIe siècle a construit l'église Sainte-Lucie dans l'île Krk, puis le maître Otto (probablement un bénédictin). Inlassablement, ces artistes cultivent le style roman, qu'ils appliquent aux églises qu'ils construisent dans ce siècle et qu'ils enseignent aux générations futures qui vont continuer leur œuvre. A la tête d'une école artistique à Spliet se trouve *Gouvina* (un nom que l'on rencontre encore aujourd'hui dans la population slave en Dalmatie). Un manuscrit nous apprend que « Andreas Guvina pictor » est l'auteur du « portail de la cathédrale de Spliet, 1214 (23 avril) ». Un autre manuscrit rapporte : « A. Guvina, eximius ea tempestate sculptor ». L'ornementation de ce portail indique bien que Gouvina a été inspiré par les motifs artistiques du palais de Dioclétien. Les reliefs qui illustrent la vie et la passion de Jésus-Christ rappellent des scènes de la peinture orientale.

A cette école appartient vraisemblablement *Radovan*, qui, en 1240, acheva le portail de la merveilleuse cathédrale de Troghir. Tout porte à croire que ce même Radovan a été également l'architecte de cette cathédrale.

On attribue le portail principal et les stalles du chœur de cette cathédrale à *Mavro* (Maurus), probablement sorti de la même école, car chez lui, comme dans le portail de Gouvina, les ornements des cha-

piteaux, par leurs couleurs puissantes, se détachent admirablement sur leur fond or.

En 1302, on cite le peintre *Stanïché* à Doubrovnik. *Obrad Désislavic*, de Kotor, apporte, en 1319, une grande icone d'argent destinée à l'autel dont le roi Miloutine fait don à l'église Saint-Nicolas de Bari (Italie). En 1376, *Mihaïlo Pétroyévitch* travaille à l'église Saint-Blaise de Doubrovnik.

Avec un soin particulier ont été conservés les noms d'un grand nombre d'artistes dalmates du xve siècle. La maître *Mathia Radovanov* de Zadar se distingue en travaillant, en 1427, à la cathédrale de Troghir, à la quelle collaborèrent aussi, en 1431, *Yovan Hrvat* (*Cruato*) et *Nicolas Ratchitch* et en 1438 le maître *Marco Hrvat* (*Cruato*).

A Chibénik (Sebenico) on cite le nom de l'architecte *Djordje Matétévitch* (Georgius Mathaei Dalmaticus), qui était un maître très écouté et possédait de nombreux élèves, dont on mentionne en 1447-1449 *Marco Marçochévitch* et *Voukachine Markovitch*, de Spliet, et en 1468 *Péko Radinovitch*, de Chibenik, et *Djordjé Hotichévitch*. Le palais des recteurs à Doubrovnik, brûlé par l'incendie de 1432, fut restauré par Matétévitch.

L'architecte de Spliet *Nicola Tverdoï* est cité en 1416. L'architecte *Vlatko Bratkovitch* travaille en 1440 au campanile de l'église Saint-Marc à Cortchoula; au campanile de l'église de Troghir travaillent *Mathia Goïkovitch* et *Dragoutine Nikoliné* ainsi que le maître *Stéphan*, 1421-1422. Les stalles du chœur de la cathédrale de Troghir, de 1440, sont dues au maître *Yovan Boudislavitch*.

Et la liste des artistes dalmates est bien loin

d'être épuisée, mais ces quelques noms cités suffisent amplement à prouver que l'art en Dalmatie au XIIe siècle et plus tard se trouve exclusivement aux mains des Slaves dalmates. Les églises romanes et gothiques de Dalmatie sont l'œuvre de maîtres indigènes. Même à l'Italie, la Dalmatie a fourni un certain nombre d'artistes émérites. En 1468, le prince d'Urbino, Federigo da Montefeltro fit venir le Dalmate Luciano da Laurana qui lui érigea à Urbino un palais, qui est considéré, à l'heure actuelle encore, comme le joyau de l'architecture de la Renaissance.

Laissons de côté toute une série de Dalmates (« Schiavone ») qui occupent une place enviable dans la peinture et la sculpture de la renaissance italienne. Souvenons-nous toutefois du modeste sculpteur *Siméon le Ragusain* qui, aux XIe-XIIe siècles, dota l'église de Saint-André, à *Barletta*, de son portail. Parmi les figures de ce portail on retrouve l'intéressant groupe de *la Mère-Dieu allaitant l'Enfant Jésus*. C'est un des motifs iconographiques le plus en rapport avec la conception de l'église orientale en ce qui touche la Sainte Vierge.

L'œuvre de Siméon Doubrovtchanine (le Ragusain) atteste hautement qu'une version de ce genre a pu franchir l'Adriatique et, de Dalmatie, pénétrer en Italie. Elle tient son origine de l'Orient, qui s'est toujours appliqué avec ferveur à faire considérer Notre-Dame comme la *Mère de Dieu* (Theotokos), tandis que dans la conception de l'Eglise occidentale la Sainte Vierge est avant tout *la Vierge Marie*. Pas une seule église dans l'Orient ne porte le nom de Sainte-Marie, mais celui de Theotokos ; tandis que

l'Italie ne possède pas une seule église Théotokos, mais Sainte-Marie.

Cette conception de l'Eglise d'Orient a donné naissance à une foule de scènes de tendresse qui devaient incarner l'idée de l'amour maternel. L'Italie a pu tout aussi bien les emprunter à l'Orient que les chercher en Dalmatie et en Serbie. C'est une profonde erreur que de lui attribuer tout le mérite de la composition des thèmes iconographiques qui expriment la grâce, la tendresse de la Mère-Dieu à l'égard de son divin fils ainsi que seraient tentés de le faire MM. G. Millet et Kondakov. Ce même mouvement romantique et mystique qui, au Moyen Age, s'était emparé de tous les esprits dans l'Occident, s'était répandu aussi à Byzance et en Dalmatie. Ces caractères de tendresse et de grâce n'étaient pas un privilège spécial à l'Occident. N'est-ce pas la poésie arabe qui a réveillé ces sentiments dans tout le monde alors connu ? Plus tard, les poètes ragusains ont fourni des preuves éclatantes de cette ambiance de grâce délicate et mièvre qui était créée sur le littoral dalmate. Et le goût de l'aventure, au sens que lui attribuait le Moyen Age, ne pouvait nullement être contesté aux corsaires croates qui, le 31 janvier de l'an de grâce 945, à l'église de San Pietro in Castello, sur le Rialto, procédèrent à l'enlèvement des jolies Vénitiennes.

Dr Vladimir R. Petkovitch.

LA MÈRE (1)

Courbée, amaigrie, se traînant presque sans forces, tous les matins, dès l'aube, elle s'en va à l'église. Ridé, flasque, couleur de coings blets, son visage est entouré d'une marmotte blanche et propre. Ses petits yeux clairs sont à peine visibles sous les grands sourcils épais, qui semblent attachés par les bouts l'un à l'autre. Son nez, mince, tel un crochet se levant au-dessus de larges lèvres, éternellement serrées, semble rejoindre le frêle menton pointu, remontant vers le haut. Elle ne regarde nulle part, ne tourne jamais la tête. Si par hasard elle s'arrête à un coin de la rue pour reprendre haleine, elle baisse la tête et, comme si elle avait honte, et en ramassant autour de ses hanches, déformées et osseuses, les lambeaux de ses vêtements, elle remue nerveusement ses épaules et tressaille.

(1) Nos lecteurs liront ailleurs la note sur Svétozar Tchorovitch, l'auteur de ce trait fixant la figure d'une mère herzégovienne. Rappelons que ce récit a été publié par le *Contemporain* (« Savréménik »), la meilleure revue croate, paraissant à Zagreb. Remarquons encore que le *Contemporain* le publia avant la guerre, au commencement de 1914. L'auteur — un Serbe de l'Herzégovine ; le récit d'une mère dont le fils est parti de l'Autriche-Hongrie pour rejoindre ses frères de Serbie, les vengeurs de Kossovo et les libérateurs de toute la race yougoslave ; une revue paraissant dans la capitale de Croatie qui a le courage d'oublier les frontières étatiques et de glorifier la bravoure des soldats de Koumanovo — tous ces faits ne symbolisent-ils pas l'union yougoslave, effectuée moralement déjà avant la guerre.

Tout le monde la connaît et la regarde autrement que les autres. Même les hamals (1) qui, désœuvrés, croisent leurs jambes sur les bancs, les chaises ou même sur le pavé devant leur café, se querellent et injurient les passants, eux aussi sont aimables pour elle et ne s'en moquent jamais. De plus, lorsqu'elle s'approche d'eux ils l'invitent à s'asseoir et l'aident à se baisser jusqu'à la chaise.

Ils commencent alors à lire le journal. Dès le commencement de la guerre balkanique, au moment où les premières nouvelles commencèrent à parvenir, ils l'ont acheté régulièrement, chacun à leur tour, Il y en avait qui savaient à peine lire. Un autodidacte, qui bégayait et épelait, lisait à la grande joie de tous et au milieu des grossières injures faites à l'égard des Turcs. C'est leur journal qui attira la vieille et la décida à s'approcher d'eux. Au commencement, elle s'arrêtait à proximité, semblant seulement se reposer, mais au fond, pour écouter ce qu'ils lisaient et disaient. Plus tard, elle s'approcha encore davantage et ils finirent par l'inviter à s'asseoir à côté d'eux. Puis, même, ils ne voulaient plus commencer à lire leur journal avant son arrivée ; malgré l'impatience de connaître les nouvelles, ils l'attendaient tous les jours.

— Ma foi, grand'mère, les Turcs ont pris quelque chose cette fois-ci, disait quelqu'un pour lui expliquer l'importance des victoires. Nous ne nous doutions pas que nous étions si forts.

— Dieu merci ! Dieu merci ! murmurait modestement la vieille, en baissant la tête et en faisant le

(1) Les commissionnaires.

Ma Mère
(Yvan Mestrović)

signe de croix. Et les nôtres, y a-t-il eu beaucoup de morts ?

— Un peu, grand'mère, un peu.

— Beaucoup pour les mères, réplique la vieille et fit de nouveau son signe de croix.

— Et les noms, a-t-on donné les noms de quelques-uns ? reprend-elle.

— Qui pourrait les citer ? Il y en avait tant !

— Dieu merci! Dieu merci! le principal, ils ne nous ont pas déshonorés.

Et puis, péniblement courbée, amaigrie, épuisée, elle se lève et s'en va en traînant...

Un jour, en quelque sorte sans le vouloir, je m'approchai d'eux ; je m'assis sur le banc à côté de la vieille et, sans qu'elle s'en aperçût, je la contemplai attentivement. Je la regardai blottie sur sa chaise, pensant avec honte à ses tourments qu'elle voulait se cacher à elle-même ; elle serrait son mouchoir et un brin de basilic et, tandis que ses yeux clignotants, couleur d'eau, étaient fixés sur le lecteur, elle murmurait quelque chose comme si elle répétait, avec crainte, chaque mot que celui-ci prononçait.

— Et Savo ! t'écrit-il ? lui demandai-je au sujet de son fils, que nous savions parti comme volontaire en la laissant toute seule dans la misère. Donne-t-il de ses nouvelles ?

Elle me regarda avec une sorte de crainte et, en se courbant encore davantage, gênée, elle me répondit d'un ton sec :

— Non...

— Mais, pas du tout ?

— Oh ! il n'a pas oublié sa mère, — souligna-

t-elle, en se tournant de côté comme si elle parlait à quelqu'un d'invisible. Mais comment voulez-vous qu'il écrive ?... Quand on se bat, on ne pense qu'au devoir, pour ne pas rougir de honte devant ses frères. L'honneur passe même avant les soucis pour la mère !...

Un des gens voulut dire quelque chose, mais elle l'interrompit... Elle sentit qu'elle avait répondu brusquement, et, en entrant pour ainsi dire dans elle-même, elle continua plus doucement :

— En s'en allant, il m'a dit qu'il ne pourrait pas m'écrire souvent. « Mère, tous les frères sont allés à Kossovo, me dit-il, j'irai les rejoindre. De longtemps, n'attends pas de mes nouvelles. Je n'aurai pas le temps de t'écrire. » Et je le connais, lui, mon faucon, je sais qu'il sera comme il l'a dit. « Avec l'aide de Dieu, va, fils, avec les frères ! lui ai-je répondu. La meilleure nouvelle pour moi, c'est de te savoir si brave. »

En se tournant lentement, elle se pencha vers moi et posa sur mon genou sa main, maigre, fiévreuse, jaune, sentant l'odeur de l'encens.

— Et toi ? monsieur ? As-tu lu quelque chose sur lui ? As-tu vu quelque part son nom, demanda-t-elle hésitant, doucement, humblement.

— Je ne me souviens pas, je ne sais, répondis-je, confus, gauche, ayant en même temps envie de mentir, d'inventer quelque chose, pour le louer.

Elle avait l'air d'être désappointée. Sous ses blancs mais épais sourcils, dans les deux trous profonds et humides, ses yeux brillaient étrangement et je les sentis pénétrer en moi, me brûlant presque. Je me repentis d'avoir parlé, demandé.

— Qui pourrait les nommer tous ? murmura la vieille comme si elle parlait à elle-même, en s'accroupissant encore davantage sur la chaise. La mère le nomme tous les jours, et il lui semble que tout le monde le fait autant. Tous les jours j'allume la veilleuse devant l'icone et tous les jours je prie pour lui : « Dieu, s'il est vivant, donne-lui la santé ! S'il est... »

Elle se tut, devint muette. Elle ne pouvait pas prononcer ce à quoi elle pensait et qui était l'objet perpétuel de ses méditations, ce qu'elle redoutait le plus. Craintive, elle promena son regard sur nos visages pour les examiner. Il lui semblait que nous savions quelque chose et que nous le lui cachions. Elle s'attendait à ce que nous disions n'importe quoi, un détail sans importance, peut-être, pourvu qu'on lui indiquât, qu'on lui annonçât quelque chose.

— Dieu merci !... Dieu merci !... Du moment qu'ils ne nous ont pas déshonorés !... bégaya-t-elle doucement, d'une voix étouffée.

Et, s'appuyant contre la chaise, en chancelant, elle se leva, secoua son tablier où gisaient les débris de basilic nerveusement broyé, arrangea un peu la blanche marmotte entourant sa tête, et après avoir ramassé autour de ses maigres hanches ses jupes turques, elle s'en alla, en traînant sa vieillesse, courbée, sans regarder personne, sans tourner la tête.

SVÉTOZAR TCHOROVITCH.

TRANSCRIPTION DES NOMS YOUGOSLAVES

c = *ts* français et anglais. Exemple, en anglais, *cats*.

č = *tch* français et *ch* anglais. Exemple, en anglais, *Church*.

ć = à peu près la prononciation de *č*, mais plus douce. Exemple, en anglais, *nature*.

dj = *gi* italien. Exemple : *giorno*.

dz = *g* anglais. Exemple : *geographical*.

g = *g* dur français. Exemple : *guerre*.

j = *i* français et *y* anglais. Exemple en anglais, *you*.

lj = *gli* italien, *lli* (*ll* mouillé) français.

nj = *gn* français.

š = *ch* français et *sh* anglais. Exemple en anglais : *ship*.

ž = *j* français. Exemple : *jour*.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 9-16

1. Les Balkans aux peuples balkaniques 17-22
2. La Carinthie au point de vue de la géographie politique 23-30
3. Pourquoi nous devrions connaître l'histoire de Kossovo 31-34
4. 1389-1918 — Kossovo 35-39
5. Le sang et la race yougoslave 40-54
6. Aperçu général de la littérature yougoslave. 55-92

APPENDICE

1. A tous les peuples amis 95-100
2. Memorandum de M. Anton Korochetz, président du Conseil National de Zagreb, concernant la frontière italo-yougoslave (Sect. Istrie) 101-105
3. Memorandum de Gustave Gregorin, ancien député à la Diète de Trieste, concernant le problème de Trieste 106-116

4. Memorandum de M. Anton Korochetz, président du Conseil National de Zagreb, concernant les frontières italo-yougoslaves (Sect. Goritza)..... 117-122

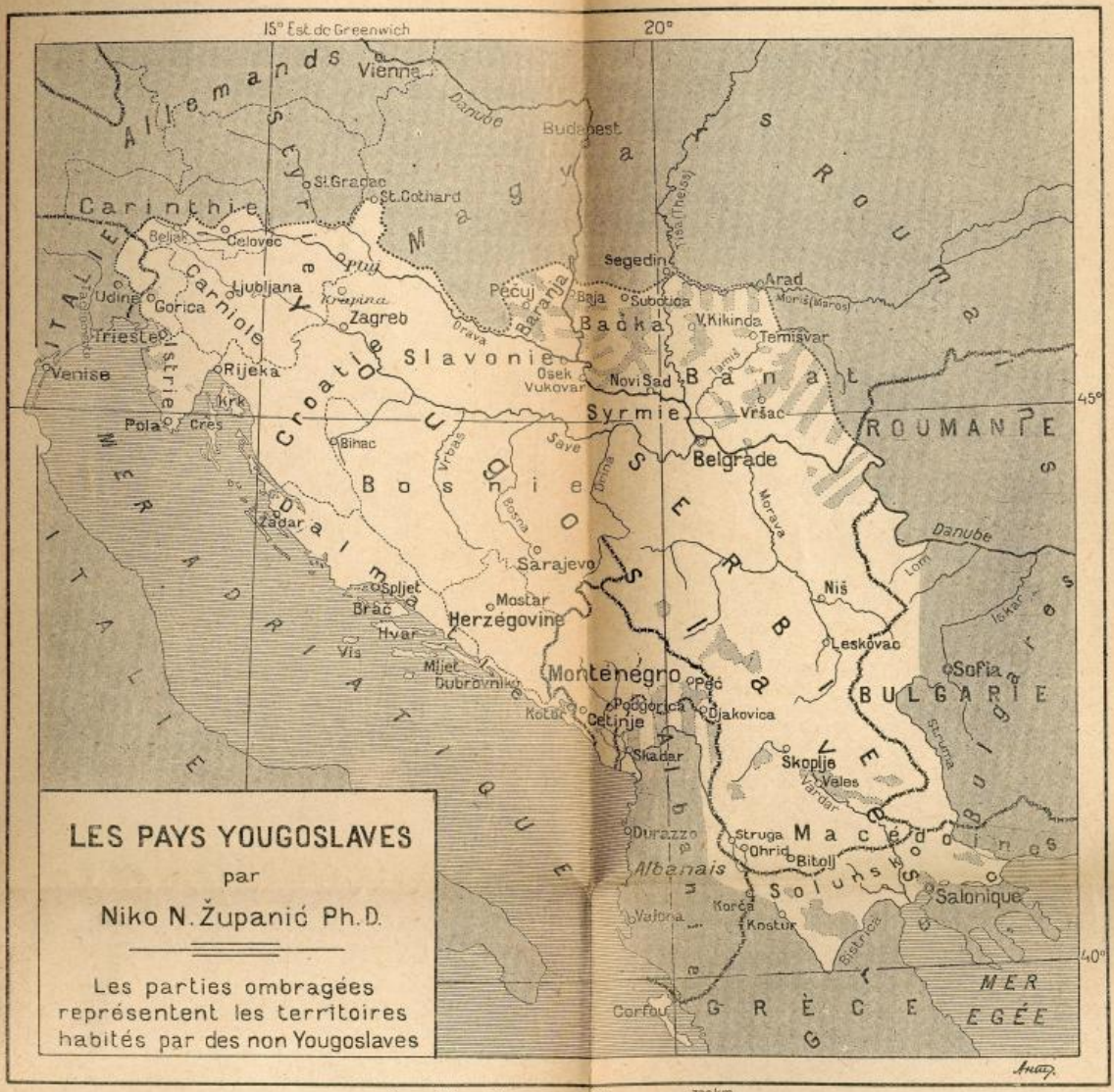
5. Comment les Italiens étaient favorisés par le gouvernement autrichien au détriment des Yougoslaves, par Otokar Rybar 123-132

6. Le pogrom antislovène à Trieste, par Léo d'Orfer..... 133-141

7. Caractéristique générale de l'art yougoslave en Dalmatie au Moyen Age, par P. Vladimir R. Petkovitch..... 142-154

8. La mère, par S. Tchorovitch..... 155-159

PARIS. — IMPRIMERIE LEVÉ, RUE DE RENNES, 71.



LES PAYS YOUGOSLAVES

par

Niko N. Županić Ph.D.

Les parties ombragées représentent les territoires habités par des non Yougoslaves